PREMIÈRE ANNÉE. — N° 13. Jeudi 2 Juillet 1908



13

LE MATRICULE



A son arrivée au régiment, Boniface Potacol ne tarda pas à se faire remarquer par ses allures gauches à la manœuvre, si bien qu'il devint la risée de la compagnie, et principalement des anciens qui passent leur temps à lui faire des blagues



Un matin, Blagafroid le Parisien lui prend son képi, en enlève adroitement son matricule, le glisse dans la poche de Potacol, et lui rend sa coiffure en s'écriant : « Malheureux ! tu as perdu ton matricule, faut prévenir l'adjudant. »



Potacol, qui n'a rien vu, aborde l'adjudant et lui dit en tremblant : « Mon adjudant, j'ai perdu mon matricule qui était au fond de mon képi... »



« C'est encore la grosse tourte du quartier !... s'écria l'adjudant. Comment faites-vous donc pour être si bête que cela ? — Je sais pas, mon adjudant. — Quel est votre matricule ? — 100, mon adjudant. »



L'adjudant reprend : « Ecoutez, espèce de brute, vous allez vous mettre immédiatement à la recherche de votre matricule, et quand vous l'aurez je vous ordonne de me l'apporter, vous avez compris ? — Oui, mon adjudant. »



Blagafroid s'offrit pour aider Potacol dans la recherche du malheureux matricule. Après avoir passé au réfectoire, dans les cuisines, etc., il arrive devant une petite porte où le chiffre 100 se détache admirablement. « Tiens, enfin ! le v'là trouvé, ton matricule, dit Blagafroid, porte-le de suite à l'adjudant. Tu me dois une fière chandelle ! »



« Oh ! ce qu'il a grandi ! fait Potacol. — La grandeur n'y fait rien ; puisque c'est ton matricule faut le porter à l'adjudant : tu n'as qu'à démonter la porte. »



Potacol enlève la porte, mais un juron se fait entendre : c'est le sergent-major qui était occupé à l'intérieur. « Qui vous a permis d'enlever les portes, espèce de gourde ? — C'est l'adjudant, mon sergent, rapport à mon matricule... »



En dépit des cris du sergent-major, Potacol arrive tout en nage avec la porte dans ses bras en balbutiant : « Mon adjudant, voilà mon matricule

(Voir la suite page 2)

LE MATRICULE *(Suite)*



Pendant que l'adjudant se tord de rire, Potacol, suant à grosses gouttes, tire son mouchoir pour s'essuyer, et soudain son matricule tombe, aussitôt ramassé par Blagafroid qui s'écrie : « Ce n'est pas 100 ton matricule, hé ! malin, c'est 100 bis ! — C'est vrai, fait l'adjudant, mais pour nous en assurer allons visiter le paquetage de cet imbécile. »



Pendant la nuit précédente, Blagafroid avait ajouté un bis à tous les matricules de Potacol, si bien qu'en arrivant à la chambrée, l'adjudant constate en effet qu'à la tête de lit du pauvre bleu se trouve inscrit le matricule 100 bis.

« Vous ne connaissez donc pas vos chiffres, empoté ? demande l'adjudant, vous êtes donc illettré ? »



« Mais non, mon adjudant, puisque je suis écrivain public dans mon village... — Vous n'êtes qu'un abruti ! » répond l'adjudant. Et se tournant vers le sergent-major : « Vous allez inscrire Potacol à la compagnie comme écrivain public illettré !...

A 100 degrés de température.

Deux sculpteurs anglais, Chantrey et Blagden, entrèrent dans des fours dont la température était supérieure à 100 degrés. Ils supportèrent fort bien cette extrême chaleur et sortirent sains et saufs.

On raconte qu'à l'une de ces expériences ils tenaient à la main des poulets morts et plumés. Les poulets rôtirent, mais les deux expérimentateurs n'éprouvèrent rien de plus qu'une très forte transpiration.

C'était cette transpiration qui les préservait du danger d'être brûlés. Le corps humain est un tissu imprégné d'eau (90 parties d'eau sur 100), l'eau vient à la surface sous forme de sueur et s'y évapore. La vaporisation se fait assez rapidement pour que la température ne puisse s'élever notablement. La chaleur rayonnée par le four vers le corps des deux expérimentateurs était détruite par la transpiration. C'est un phénomène qu'on exprime scientifiquement en ces termes.

« La chaleur employée à la transformation d'un liquide est anéantie comme chaleur et convertie en mouvement moléculaire. »

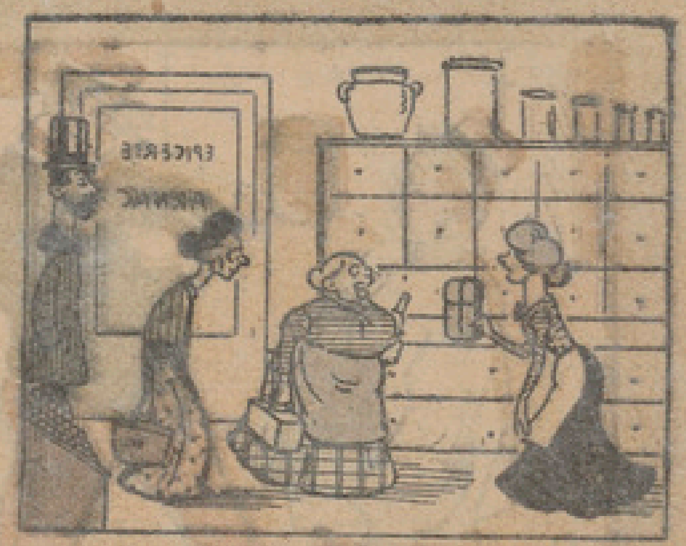
LES COMMÈRES



Le monsieur imperturbable pénètre dans la boutique où il y a déjà trois dames... L'épicière est en train de servir la première. Elle le fait avec une sage lenteur, et tout en coupant, pesant, enroulant successivement 40 centimes de sucre en poudre, un quart de café, trois sous de gruyère râpé et un œuf bien frais.



... elle s'informe de la petite santé de cette cliente qui lui souffle aussitôt tous les potins du quartier. Elles causent ensuite de la température... Le monsieur imperturbable attend son tour, imperturbablement.



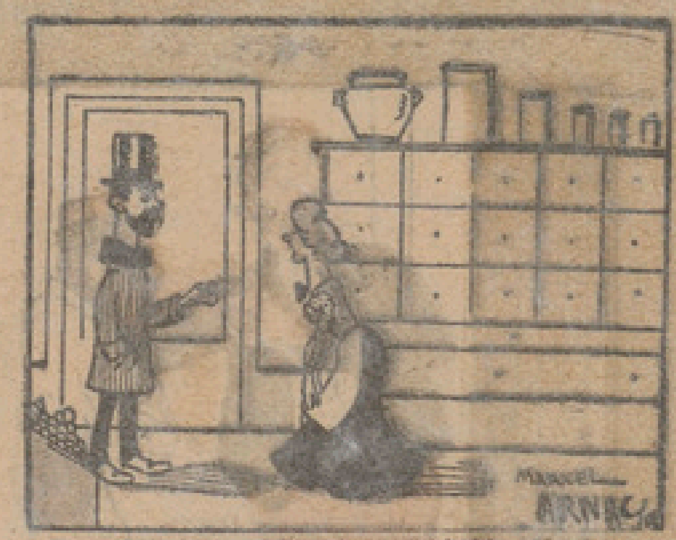
... après, c'est au tour de la deuxième, qui désire : 1 litre de blanc à 12, trois sous de bonbons pour le petit et une demi-livre d'épinards. Tout en la servant avec componction, l'épicière lui confie les potins du quartier, potins que cette cliente n'ignore pas, du reste... Après, elles s'entretiennent de la température et d'une certaine exposition de blanc d'un de nos plus grands magasins...



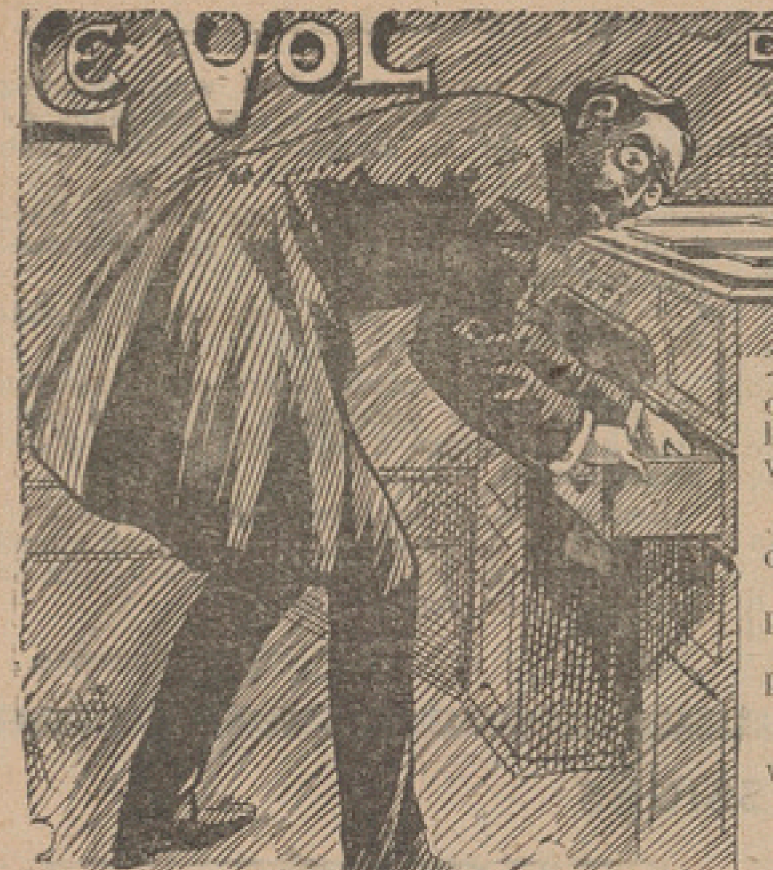
Après, c'est au tour de la troisième, qui vient acheter un quart de saucisson, 5 centimes de câpres, et deux boîtes d'allumettes à un sou. Tout en pesant, soupesant, enveloppant, elles bavardent sur la température, les potins du quartier et cassent du sucre sur le dos des deux dames précédentes. Le monsieur imperturbable attend encore son tour, imperturbablement...



... après l'épicier s'amène et crie après sa moitié qui n'a pas recouvert celle d'un camembert. Scène de ménage, où l'épicier s'écrie : « Ta dot ! parles-en de cette dot dont je n'ai jamais vu la couleur ! Tu peux dire que je t'ai épousée à crédit ! » Ce langage commercial fait fondre l'épicière en larmes... l'épicier disparaît.



Cependant, le monsieur imperturbable attend toujours, plus imperturbablement que jamais... A la fin, l'épicière se souvient qu'elle a oublié son client... C'est peut-être un client précieux !... Elle s'enquiert : « Monsieur... vous désirez ? — un sou de moutarde... dit imperturbablement le monsieur imperturbable... — Il ne nous en reste plus... » répond alors l'épicière, avec son plus précieux sourire...



M. Richard Spreckley, un inventeur des plus connus, habitant Masden, avait été victime d'un vol dans des circonstances mystérieuses. La police n'ayant pu relever aucun indice pouvant la mettre sur les traces du coupable résolut de confier l'affaire à Benton Wood, un des meilleurs détectives privés de Londres. Le vol avait été particulièrement audacieux et habilement préparé. La maison de M. Spreckley s'élevait au milieu d'un parc assez éloigné de la route et le voleur avait dû y pénétrer par une des grandes fenêtres du rez-de-chaussée qui avait été ouverte à l'aide d'un couteau.

Le coupable, qui devait certainement être au courant des habitudes de la maison, s'était rendu directement dans le cabinet de travail de l'inventeur et, ayant forcé un bureau, s'était emparé de papiers importants et d'une somme considérable en banknotes.

Les domestiques n'avaient rien entendu et le vol avait été découvert par M. et Mme Spreckley en rentrant le soir du théâtre.

Benton Wood se rendit immédiatement à Masden. M. Spreckley reçut le détective avec cordialité :

— Je suis enchanté, monsieur Wood, lui dit-il, de voir que vous avez bien voulu vous occuper de cette affaire et je suis persuadé que vous réussirez à trouver le coupable quoiqu'il n'ait laissé aucun indice permettant de suivre une piste.

— J'espère réussir, répondit le détective, nous verrons.

— Je suis anxieux de découvrir l'homme qui m'a volé pour une raison particulière, monsieur Wood, car, à part l'argent, il a emporté, soit volontairement, soit accidentellement, un papier écrit en caractères chiffrés qui contient un secret des plus importants et qui me vaut plusieurs milliers de livres. Je préférerais perdre tout l'argent qui m'a été pris et retrouver ce document.

— Je suppose, dit M. Wood, que vous ne tenez pas à m'en révéler le secret ?

— Pourquoi pas ? répondit M. Spreckley en conduisant le détective dans la pièce où le vol avait été commis.

Et il déclara à Wood qu'il s'agissait d'une grande invention moderne appelée à révolutionner la marine ; elle consistait en une nouvelle torpille lancée et dirigée au moyen de la télégraphie sans fil.

— Je vois, dit Wood ; le voleur n'avait qu'un but : s'approprier le secret, et les banknotes n'ont été prises que pour donner le change.

Les deux hommes arrivèrent dans la pièce et Benton Wood commença ses investigations, il se mit à genoux sur le tapis et l'examina avec une forte loupe, ainsi que les divers papiers qui se trouvaient sur la table.

— Je crois que j'ai trouvé quelques indices qui nous désigneront notre homme, dit-il au bout d'un moment. A présent, je désirerais vous poser quelques questions.

— A votre disposition.

— Envoyez-vous souvent des dépêches d'ici ?

— Non, il y a longtemps que j'en ai expédié.

— Vous n'écrivez pas beaucoup dans cette pièce ?

— Non.

— Vous vous servez d'un stylographe quand vous écrivez ?

— Oui.

— Et d'encre noire ?

— Oui.

— Bon. Votre visiteur est un homme de haute taille, à la vue plutôt basse, je crois, il avait des bottines avec des talons en caoutchouc et portait un chapeau haute forme ; il se sert aussi d'un stylographe. Après le vol, il a envoyé un télégramme, à Douvres probablement.

— Vous êtes un magicien, monsieur Wood, s'écria M. Spreckley avec animation.

— Eh bien, pouvez-vous compléter les quelques indications que je viens de vous donner et me dire si vous connaissez quelqu'un répondant à ce signalement ?

— Oui, je connais un homme exactement comme celui dont vous venez de me faire le portrait, mais je n'oserais jamais le soupçonner dans cette affaire. Cet homme était associé avec moi il y a quelques années, nous nous sommes séparés bons amis et il est parti à l'étranger.

— Où ?

— Je ne suis pas bien sûr, mais je crois que c'est à Hambourg.

— Et comment s'appelle cet homme ?

— Arthur Reynold, répondit Spreckley. Je sais qu'il est de retour à Londres depuis une huitaine de jours, je l'ai aperçu en cab dans Régent Street, mais je crois qu'il ne m'a pas vu. Mais dites-moi, monsieur Wood, qu'est-ce qui vous fait croire que c'est cet homme qui a commis le vol ?

— Ecoutez-moi ; premièrement, j'ai remarqué que votre visiteur était un homme de haute taille, car au-dessus de votre bureau, à l'endroit où cette lampe électrique est suspendue, la poussière a été enlevée sur le bord de l'abat-jour ; l'homme a dû frôler la lampe avec son chapeau haute forme. Vous êtes de taille moyenne, monsieur Spreckley, mais même avec un chapeau haute forme vous ne parviendriez pas à toucher la lampe. Il a ensuite retiré son chapeau et l'a posé sur le bureau ; voici l'empreinte ronde que le fond du chapeau a laissée sur la poussière. Donc, il était grand et portait un chapeau haute forme.

« Maintenant, vous allez me demander comment j'ai su qu'il portait des talons en caoutchouc à ses bottines ? Regardez attentivement le tapis, vous remarquerez une petite empreinte ronde, légère je l'admets, mais assez visible à l'œil exercé ; maintenant j'ai regardé vos bottines et celles de vos domestiques et j'ai remarqué que ni vous ni eux ne portiez des talons en caoutchouc. Donc, à présent, nous sommes fixés sur sa taille, son chapeau et ses bottines. Nous arrivons maintenant à sa vue basse. Il portait, soit un lorgnon ou des lunettes ; vous voyez ce petit morceau de papier, pas plus grand qu'une carte de visite ? dit Wood, je l'ai trouvé chiffonné sur le tapis, c'est une feuille provenant d'un petit carnet comme du papier à cigarette, que l'on trouve chez les opticiens pour nettoyer les verres de lunettes, pour enlever la poussière ou la buée. Notre homme s'en est servi pour essuyer les verres de ses lunettes ou de ses lorgnons, avant d'écrire le télégramme ; donc il a la vue basse.

« Je vous ai demandé tout à l'heure si vous envoyez souvent des dépêches. Pourquoi ? Parce que, sur votre bureau, il y a un paquet de formules télégraphiques qui sont jaunies ; du moment que vous ne vous êtes pas servi récemment de formule, celle du dessus devrait aussi être jaunie et poussiéreuse, mais comme j'ai remarqué qu'elle était propre, quelqu'un en a pris une. Votre visiteur a commencé à écrire la dépêche avec ce crayon qui est sur le bureau, il est très dur et la pointe s'est cassée au quatrième mot comme le prouve ce morceau de mine que voici ; comme il n'y a pas d'autre crayon et qu'il ne s'est pas servi de vos plumes qui sont rouillées et que le couvercle de l'encrier rempli de poussière n'a pas été touché, il a dû se servir de son propre stylographe qui contient de l'encre verte ainsi que le prouvent ces deux petites taches sur le buvard.

— Mais comment savez-vous que le télégramme a été envoyé à Douvres ?

— Le crayon s'est cassé au quatrième mot dans l'adresse et les lettres Do qui se sont trouvées marquées à travers le papier sur le buvard qui était sous la formule me l'indiquent ; de plus j'ai ouvert l'indicateur des chemins de fer qui se trouve sur votre table pensant que l'homme avait peut-être regardé l'heure des trains en envoyant sa dépêche et j'ai remarqué un petit point vert à côté du train de 10 heures pour Douvres, donc je suis fixé à ce sujet.

— C'est extraordinaire ! s'exclama M. Spreckley !

— Je suis sûr, continua Benton Wood, que votre voleur se croit en sécurité, bien certain de ne pas avoir laissé de trace derrière lui. Ce qui me reste à faire, premièrement, est de retrouver l'original de la dépêche, ce sera facile grâce à la couleur de l'encre ; je m'adresserai à l'administration des postes, je saurai l'adresse complète du destinataire à Douvres. Je n'aurai qu'à me rendre ensuite dans cette ville et j'espère bien pincer le voleur, à moins qu'il ne soit trop tard, mais probablement que votre visiteur aura pris rendez-vous à Douvres avec ceux qui sont prêts à acheter votre secret volé et nous arriverons peut-être encore à temps.

— Monsieur Wood, vous êtes vraiment fort, s'écria M. Sperckley stupéfait.

— Pourriez-vous me donner un signalement un peu plus détaillé de votre ancien associé, car aucun indice ne me donne la couleur de ses cheveux ni l'aspect de sa physionomie ? dit le détective.

— Avec plaisir. Il est, comme vous l'avez deviné, de haute taille, brun, ses yeux sont gris et il porte la barbe taillée en pointe ; il porte généralement une redingote à la mode et est toujours coiffé d'un chapeau haute forme.

— Très bien, merci, cela me suffit, je le reconnaîtrai entre mille. Nous retrouverons les plans de votre torpille s'ils sont encore en Angleterre. Au revoir, monsieur Spreckley.

Le soir même, Benton Wood arrivait à Douvres. Ayant obtenu auprès de l'administration des postes les renseignements nécessaires au sujet du télégramme, le détective avait découvert son homme, mais il ne suffisait pas de l'arrêter sans retrouver les papiers auxquels l'inventeur attachait une si grande importance. Benton Wood s'attacha à ses pas et comme il n'avait pas quitté l'Angleterre, il était certain qu'il attendait quelqu'un venant probablement de Berlin pour négocier le secret de Richard Spreckley. Le détective suivit de loin son homme sur les quais et vit un individu à l'allure militaire qui semblait attendre quelqu'un.

Arthur Reynold, car c'était bien lui, ne se doutant pas qu'il était suivi, s'approcha de l'individu et murmura quelques paroles en

allemand. Benton Wood, qui parlait plusieurs langues, comprit la phrase. Il était évident que c'était l'homme que Reynold attendait et que les négociations des plans de la torpille n'étaient pas complètement terminés.

Le nouveau venu et Reynold causèrent tout en marchant et le détective écouta leur conversation. Il entendit Reynold dire à l'Allemand qu'il avait les papiers sur lui et il fixa une somme considérable en marks. L'Allemand fit la grimace et finalement accepta la transaction.

C'était le moment d'agir ou jamais. Reynold portait un léger pardessus gris déboutonné ; Benton Wood s'approcha de lui et glissa dans une de ses poches un porte-monnaie contenant sa propre carte et quelques livres en or, puis il s'éloigna et, se dirigeant vers un policeman, lui murmura quelques mots à l'oreille et attendit.

Reynold et l'Allemand s'approchèrent à ce moment de son côté.

— C'est lui ! s'écria Wood, c'est bien cet homme, il m'a bousculé tout à l'heure et m'a pris mon porte-monnaie. Il décrivit la bourse et son contenu.

Stupéfié par cette accusation soudaine, Reynold plongea la main dans son pardessus et trouva le porte-monnaie.

— C'est un horrible mensonge, s'écria-t-il, quelqu'un l'a glissé dans ma poche, ce n'est pas moi qui l'ai volé ! protesta-t-il.

Mais le policeman l'avait déjà saisi par le bras, l'Allemand se mêla à la foule qui s'était ameutée et disparut.

— Allons, venez, dit Benton Wood, vous vous expliquerez au bureau de police.

Et hélant une voiture dans laquelle il monta avec le policeman et le prisonnier, il ajouta :

— Par la même occasion, vous pourrez expliquer également qui a mis les plans de la torpille de M. Richard Spreckley dans votre poche ?

— Qui diable êtes-vous donc ? s'écria Reynold surpris soudain de voir son interlocuteur si bien renseigné.

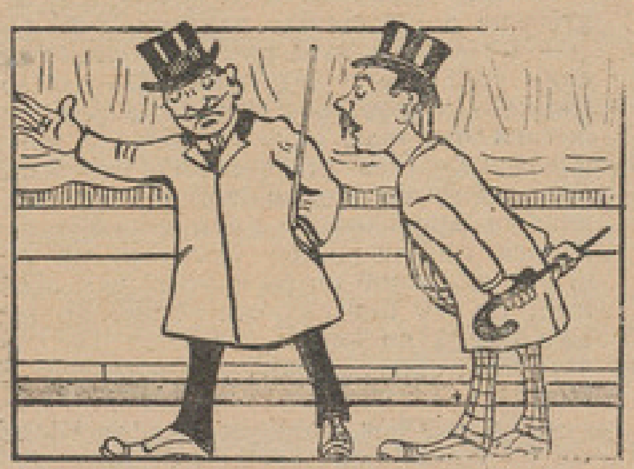
— Benton Wood, pour vous servir, répondit le détective.

Peu après l'inventeur rentra en possession de ses précieux documents et Arthur Reynold fut condamné à plusieurs années d'emprisonnement.

Benton Wood, qui était parvenu à découvrir l'auteur de ce vol audacieux, avait ajouté une victoire de plus à la liste déjà longue de ses nombreux succès.

FORTUNIO.

IL FAUT PESER SES EXPRESSIONS



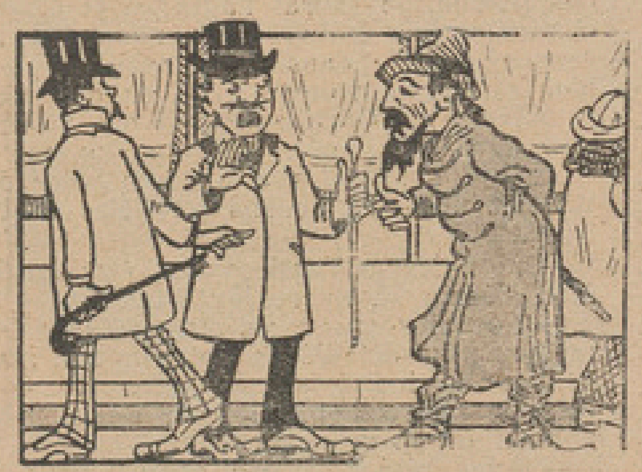
« Qu'est-ce que tu as ? tu n'as pas l'air content ! — M'en parle pas, je sors du Cercle où je me suis fait voler comme dans un bois. — Que veux-tu, pauvre ami, que faire dans un cercle, à moins que l'on ne triche ? — Oh oui, ce sont tous des Grecs. »



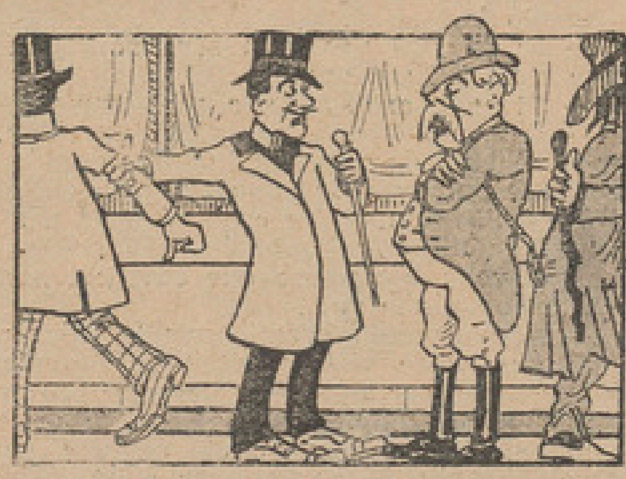
« Monsieur, je m'appelle Marathon Thermopyle Métencolamonpoulos, et je suis Grec, vous insultez ma nation, voici ma carte ! — Allons bon, le Thermopyle qui voudrait m'en flanquer une, de plle ... crois qu'il me cherche une querelle d'Allemand ! »



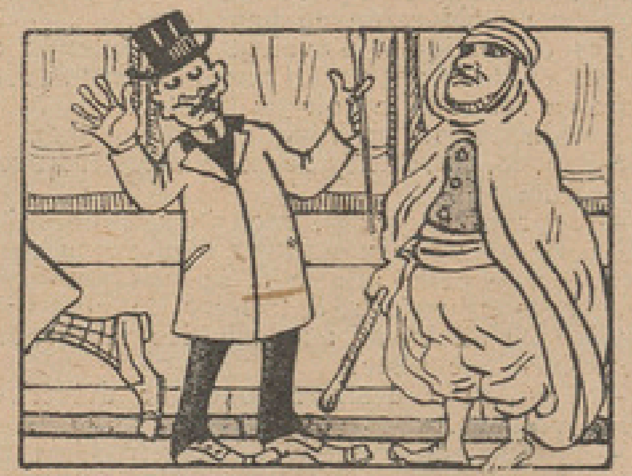
« Che vous temante pien bardon, mais che suis Allemand, et goigue nous ne jerjions chamais de guerelles, che ne veux bas laisser méganiser gomme ça mon bays, et che me diens à fôtre disbosition, volzi ma garte : Wilhem Choucroutmann. »



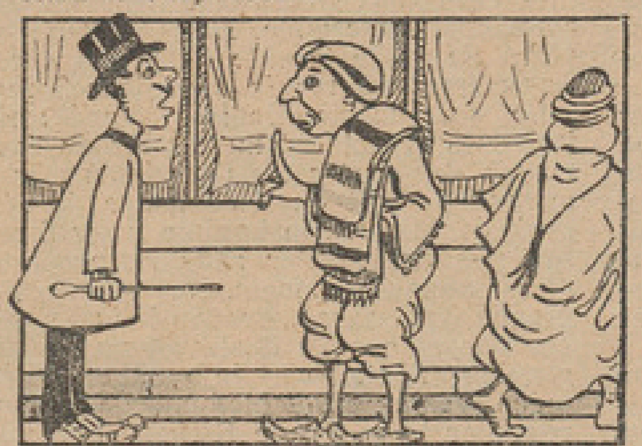
« Morbleu, monsieur, je ne m'occupe pas de vous. Pour que vous veniez ainsi m'interpeller, il faut que vous soyez saoûl comme un Polonais. — Permettez que je me présente : Comte Fédor de Purétowski, très sobre de mon naturel, ainsi que tous les Polonais, mes compatriotes. Aussi, je vous prierai de retirer cette expression. »



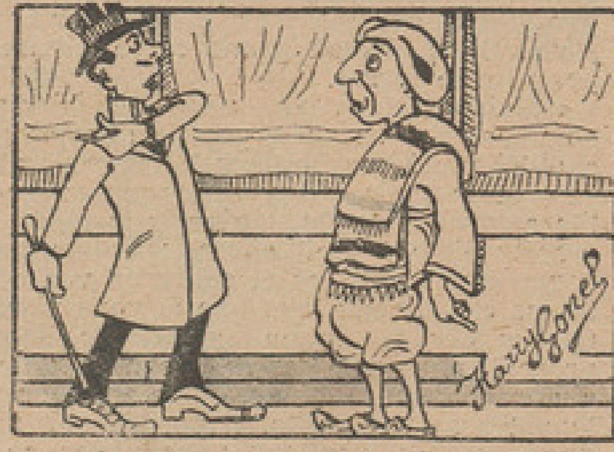
« Je retire, monsieur, je retire. Pensez donc, déjà deux affaires sur les bras, tous ces Cosaques finiraient par me traiter de Turc à Maure. — Alors, que faites-vous de l'alliance franco-russe ? je suis officier de Cosaques, et je trouve vos propos bien déplacés. »



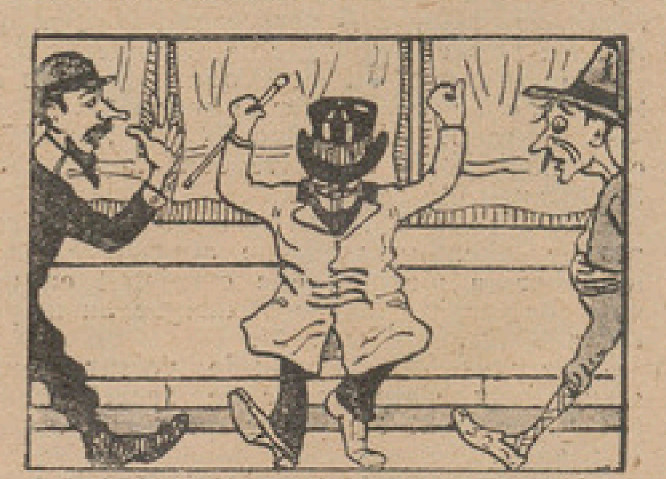
« Qu'is que ty dit, Missié, moi ji suis marchand de le nougat, et j'y suis Maure, et ji suis bien vivant aussi pour ti donner un coup de matraque, et pis vivement, pasque, ti sais, les Maures vont vite. — Toutes mes excuses, messieurs, je n'ai pas voulu vous froisser. »



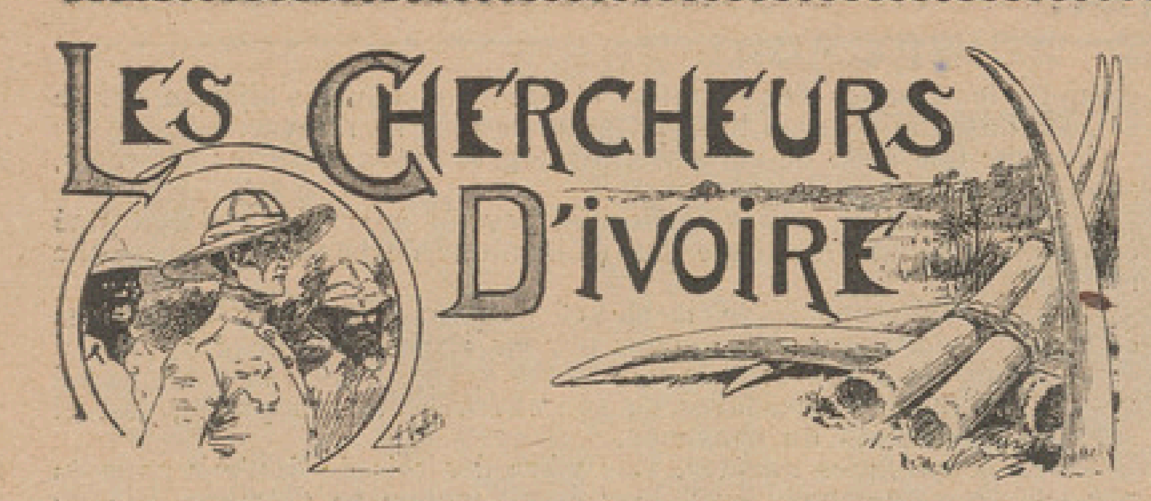
« Que toutes les houris du Paradis de Mahomet n'apparaissent jamais à ma vue quand Allah m'aura rappelé à lui si tu ne vas pas prendre quelque chose de soigné pour ton rhume, chien d'infidèle, car moi, sujet de la Porte, je suis indubitablement fort comme un Turc.



« Oh ! celui-là, ça ne prend pas, c'est un Turc de contrebande, avec son accent de Montmartre. Mon gros, j'ai déjà les oreilles assez échauffées par tous ces énergumènes, et je vous engage à me ficher la paix. Vous, un Turc ? vous êtes menteur comme un arracheur de dents. »



« L'honorable corporation des dentistes, à laquelle j'appartiens, me fait un devoir, monsieur... — Oh ! la barbe, la jambe, je me sauve, je finis, je file comme du macaroni... Allons, bon, un Italien, à présent, non, laissez-moi tranquille, vous. Admettons que je n'ai rien dit... et puis, je vous jure bien que, dorénavant, je ménagerai mes expressions. »



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

X

(Suite.)

Tandis que l'on s'empressait de lui apporter les médicaments et les objets nécessaires au pansement, sans dégoût, avec une adresse et une délicatesse remarquables, Pitache lavait les plaies du nègre épuisé, le débarrassant de la vermine qui le rongeait, de la terre, des débris qui s'étaient collés à ses chairs sanglantes.

Puis, il l'enveloppa d'ouate, imbibée d'acide picrique, dépensant généreusement le précieux remède, et il l'entortilla de bandes.

Un bien-être inouï envahissait le malheureux.

— A boire! put-il balbutier.

Le docteur lui fit avaler avec précaution du lait, dans lequel il mélangea un cordial et un narcotique.

— Qu'on le couche à l'ombre et que personne ne lui parle... Il faut qu'il repose.

Et il s'adressa à Vallençais avec un geste désespéré :

— S'il s'en tire, je serai bien étonné!... J'essaie d'atténuer ses souffrances, voilà tout!...

Mais Harley sourit avec tranquillité.

— Soyez certains qu'il vivra!... Vous ne connaissez pas encore l'endurance et la vitalité des noirs.

Garino approchait.

— Nous aurons de la peine à être prêts pour le départ... Cet incident a bouleversé nos hommes, et je crains de ne pouvoir en obtenir un bon travail en ce moment...

Vallençais l'interrompit.

— Arrêtez les préparatifs... Nous ne partons plus.

— Comment?

— Non, je suis résolu à revenir en arrière et à visiter la plaine jusqu'à ce que j'aie retrouvé le cadavre du second nègre.

Garino sursauta.

— Quoi, pour un noir, vous voulez?...

Camille Sol approuva vivement.

— Vous avez raison!... Nous avons agi avec une blâmable légèreté en ne recherchant pas les malheureux le jour de l'incendie; et, du moment que l'un d'eux a pu survivre, l'autre pourrait aussi être vivant...

Durlot, moins par sensibilité que par plaisir de contredire Garino, s'écria avec empressement :

— Vous avez infiniment raison, capitaine!... Tous nos Voua-Gouanas sont extrêmement excités à l'idée que l'un des leurs peut être encore vivant dans la steppe... Et je ne répondrais pas de leur bonne volonté à nous suivre si nous partions sans faire un effort pour sauver leur frère!...

Garino haussa les épaules.

— Bah! quelques coups de bâton et le canon d'un revolver présenté à propos rendront dociles les plus montés!...

Durlot repartit sèchement :

— Ce sont vos idées, mais ce ne sont pas les miennes, et j'ai autant que vous — si ce n'est plus — l'habitude des noirs! Certes, il faut leur montrer de l'énergie, de l'autorité, mais à côté de cela, il est habile d'être parfois humain!...

Vallençais coupa la riposte aigre de Garino.

— Je suis de l'avis de Durlot... Nos hommes doivent être certains d'être punis avec rigueur lors de tout manquement à leurs devoirs; mais, pour nous donner leurs forces, et leur vie à l'occasion, il faut qu'ils soient sûrs qu'en revanche nous les protégions avec fermeté et vigilance. Il est donc entendu que je pars à la recherche du noir demeuré en arrière. Je n'emmènerai avec moi que deux hommes de bonne volonté. Et l'on ne lèvera le camp qu'à notre retour.

Garino s'inclina, sans autres objections.

— Vous me permettrez de vous accompagner? dit-il avec fermeté.

Harley hésita.

— Oui, fit-il enfin. J'aurais préféré Collin, mais ses blessures le mettent hors d'état d'accomplir cette expédition.

Barao s'était élancé.

— Je serai votre second compagnon, chef?

Harley accepta immédiatement.

— C'est entendu. Nous partirons dans une heure, avec deux bourriquets pour les provisions, et pour rapporter les restes du noir. Car il est plus que probable que celui qui est revenu était le seul survivant. Fais dire à nos hommes ma résolution.

Quelques instants plus tard, les Voua-Gouanas, avertis du généreux projet de leur chef, l'accueillaient avec un véritable délire d'enthousiasme et de reconnaissance.

— Tu es notre père! s'écriaient-ils en baisant les genoux et les pieds de Vallençais.

Tous auraient voulu être du pèlerinage dans la steppe brûlée. Cependant, on leur fit comprendre que trois hommes l'accompliraient beaucoup plus facilement et en de meilleures conditions qu'une troupe nombreuse.

Pierre Audet, seul, se montrait mécontent. Il osa s'adresser à son chef.

— Pardon, capitaine, mais, à défaut de Collin, j'ai idée que j'aurais mieux fait votre affaire que le Levantin.

Garino, malgré son attitude correcte et les réels services qu'il rendait journellement à l'expédition, n'avait pu s'attirer l'amitié des Français, non plus que celle des nègres. Quant aux Somalis, ils refusaient obstinément de se laisser commander par lui.

— Lui, lièvre blanc! disaient-ils avec mépris, l'accusant d'une poltronnerie dont, du reste, il n'avait pas eu l'occasion de faire preuve.

Seul, Vallençais, sans éprouver de sympathie pour son chef d'escorte, l'estimait pour ses qualités de prévoyance, d'ordre, d'organisation et pour son adresse remarquable dans toutes les menues besognes requises par cette marche en pays sauvage.

Ce fut donc sans déplaisir qu'il partit aux côtés de cet homme, pour refaire en sens inverse la terrible route effectuée naguère par la troupe épuisée, mourant de soif, sous la torride chaleur du soleil et de la plaine incendiée.

Maintenant, le sol refroidi ne brûlait plus les pieds et la désolation de la terre calcinée s'animait du vol d'une multitude d'oiseaux.

— Je me demande ce qu'ils peuvent bien venir chercher dans ce désert? fit Garino.

Barao hocha la tête.

— Oiseaux de mort, dit-il brièvement.

En effet, tout ce qui planait là-haut était de ces animaux des airs qui se repaissent de chairs mortes. Et, de-ci, de-là, sinistrement, les oiseaux s'abattaient et se ruaient sur le cadavre de quelque bête surprise par l'incendie et asphyxiée.

Les trois hommes, poussant les ânes devant eux, marchèrent jusqu'à la nuit; et, les ténèbres subitement tombées, ils s'installèrent pour prendre quelque repos.

Regardant autour d'eux, Barao s'écria avec souci :

— Endroit pas bon pour y dormir!!! Beaucoup de bêtes mauvaises autour de nous!... Il faudrait du feu... un grand feu toute la nuit!...

Vallençais désigna la plaine dévastée.

— Que veux-tu, nous nous en passerons!... Tout ce qui peut se consumer a déjà été brûlé!...

Garino, qui déballait le morceau de viande rôtie et le biscuit devant faire leur repas, eut un soudain tressaillement.

— Entendez-vous? murmura-t-il, son doigt désignant peureusement l'obscurité qui les environnait.

Des hurlements lointains parvenaient, lugubres en cette solitude.

— Ce sont des chacals, dit Vallençais tranquillement.

Barao fit un signe affirmatif, puis poussa un miaulement étrange, suivi d'une aspiration gutturale et d'une sorte de crachement.

— Baos! prononça-t-il avec dégoût.

— Que dit-il? demanda Garino qui ne comprenait point son dialecte.

— Il dit qu'il y a aussi des hyènes, expliqua Harley.

Cette fois, Garino frissonna visiblement; et Barao murmura entre ses dents, méprisant :

— Lièvre blanc!...

Vallençais feignit de ne l'avoir point entendu.

— Couche-toi et dors, Barao. Je veillerai et tu prendras la garde à minuit; Garino nous remplacera à l'aube.

Le Somali s'étendit aussitôt pour dormir. Mais Garino se rapprocha de son chef.

— Ma foi, je n'ai point sommeil. Si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie.

Et, durant un temps assez long, le Levantin bavarda, racontant avec une sorte de fièvre ses voyages, ses aventures passées.

Vallençais l'écoutait en silence, se demandant avec surprise ce qu'avait ce soir-là cet homme d'ordinaire si peu communicatif sur ce qui le concernait.

Le concert sinistre que donnaient les chacals et les hyènes qui, peu à peu, se rapprochaient des hommes, campés sans abri dans la plaine, lui parut une explication suffisante de l'énervement de son compagnon.

— Il a peur, pensa-t-il.

D'ailleurs, il n'éprouvait aucun dédain, car il savait que, parfois, le courage le plus éprouvé fuit dans certaines circonstances.

Et, rien n'était plus angoissant que l'abandon où l'on se trouvait dans l'immense plaine dénudée, jonchée de cadavres, et que parcouraient d'immondes et voraces bêtes de proie, dont on devinait que le cercle se resserrait graduellement.

Soudain, Garino posa la main sur le bras de Vallençais.

— Oh ! entendez-vous ? fit-il d'une voix altérée.

Vallençais saisit vivement sa carabine et se dressa, fouillant inutilement l'ombre du regard.

Lui aussi avait entendu.

Quoi ? Sans doute le frôlement sur le sol des pattes des animaux qui devaient les entourer...

Il se pencha et prit un objet.

— C'est la lampe au magnésium, expliqua-t-il d'une voix brève. Vous allez la tenir, j'allumerai et nous reconnaîtrons où peut se trouver ce qui nous menace...

Et, presque instantanément, la lueur aveuglante jaillit, éclairant de son jet éblouissant un tableau d'horreur !...

Sept hyènes se tenaient tapies tout près, guettant la proie tentante qu'elles hésitaient à attaquer...

— Barao !... Aux armes ! cria Harley, en même temps qu'il tirait quatre coups successifs de sa carabine à répétition.

Le Somali avait bondi.

Garino, figé par l'épouvante, demeurait immobile, comme cramponné à sa lampe.

— Tournez-la ! commanda Harley impérativement. Eclairez tout autour de nous !... Il y a d'autres bêtes !...

Livide, muet, le Levantin obéit machinalement et, telle qu'un phare la lueur éclaira circulairement la plaine, montrant d'autres hyènes, des chacals, tout une légion d'animaux affamés...

Les coups de feu se succédaient.

Enfin, les bêtes, revenues de la terreur paralysante que leur causait cette lueur prodigieuse qui les inondait, s'enfuirent, détalèrent à toute vitesse, avec un grand bruit de cailloux écrasés et lancés de tous côtés.

Alors, Vallençais saisit lui-même la lampe et examina soigneusement les alentours ; puis, il éteignit la lumière.

— Maintenant, fit-il avec tranquillité, nous pouvons tous dormir... Il n'est pas probable qu'aucun fauve vienne nous troubler.

Déjà Barao se recouchait.

Garino se laissa tomber près de Harley.

— Vous êtes véritablement admirable de sang-froid et de courage ! fit-il avec émotion.

Vallençais eut un léger rire.

— J'ai tant vu de ces alertes !...

Et, changeant de ton :

— Mais, dormons, voulez-vous ?...

« Demain, nous aurons encore un rude effort à fournir.

Garino ne répondit pas. Mais, dans la nuit, l'on devinait bien qu'il ne dormait pas.

Tout à coup, il prononça très bas :

— Pourquoi avez-vous des ennemis si acharnés ?

Sans doute que Vallençais ne sommeillait point encore non plus, car il répondit immédiatement, intrigué par le ton singulier de son interlocuteur :

— Que voulez-vous dire ?

L'autre poursuivait :

— Pourquoi en veut-on à votre vie ?

Harley se redressa sur un coude, cherchant inutilement à apercevoir, dans l'obscurité, le visage du Levantin.

Comment celui-ci savait-il les attentats dont Vallençais avait manqué être victime ?... Dans sa pensée se dressèrent les silhouettes de l'homme qui avait assassiné le nervi à Marseille, du Belge des mains duquel Camille Sol l'avait si intrépidement sauvé !... Cet homme faisait-il donc partie de cette bande ?...

— Que voulez-vous dire ? répéta-t-il lentement.

Mais l'autre semblait effrayé d'avoir parlé. Il se rejeta en arrière avec un rire contraint.

— Je ne sais, fit-il. Je crois que j'ai le cauchemar... Il m'a semblé que des ennemis vous entouraient... comme les hyènes tout à l'heure...

Et il se tut, tandis que Harley, machinalement, s'assurait que le poignard qu'il portait à sa ceinture jouait facilement dans sa gaine.

En ce moment, il avait la nette intuition du rôle perfide que Garino jouait auprès de lui.

Puis, subitement rassuré, un sourire dédaigneux crispant ses lèvres fines, il murmura imperceptiblement :

— Bah ! toi, mon gaillard, tu n'es pas de ceux qui luttent, assassinent, risquent leur peau !... De toi, il faut craindre les lâches trahisons, mais pas les voies de fait... Soit !... désormais, on aura l'œil sur tes agissements !...

Et se recouchant, il s'endormit paisible, sans crainte, alors que Garino se tournait et se retournait, enfiévré, hanté de mille visions troublantes, de mille sentiments contraires, tiraillé d'un côté par sa cupidité, de l'autre par l'involontaire admiration qu'il éprouvait pour celui dont il avait comploté la perte.

A la tombée du troisième jour, Vallençais, Garino et Barao reparaissaient au camp, harassés, le visage tiré, soutenant les bourriquets rompus, les jambes flageolantes, et dont l'un d'eux s'affaissa sur le sol, les naseaux rendant le sang, pour ne plus se relever.

Comme une nuée de mouches, les nègres entouraient les arrivants, avec de bruyantes clameurs.

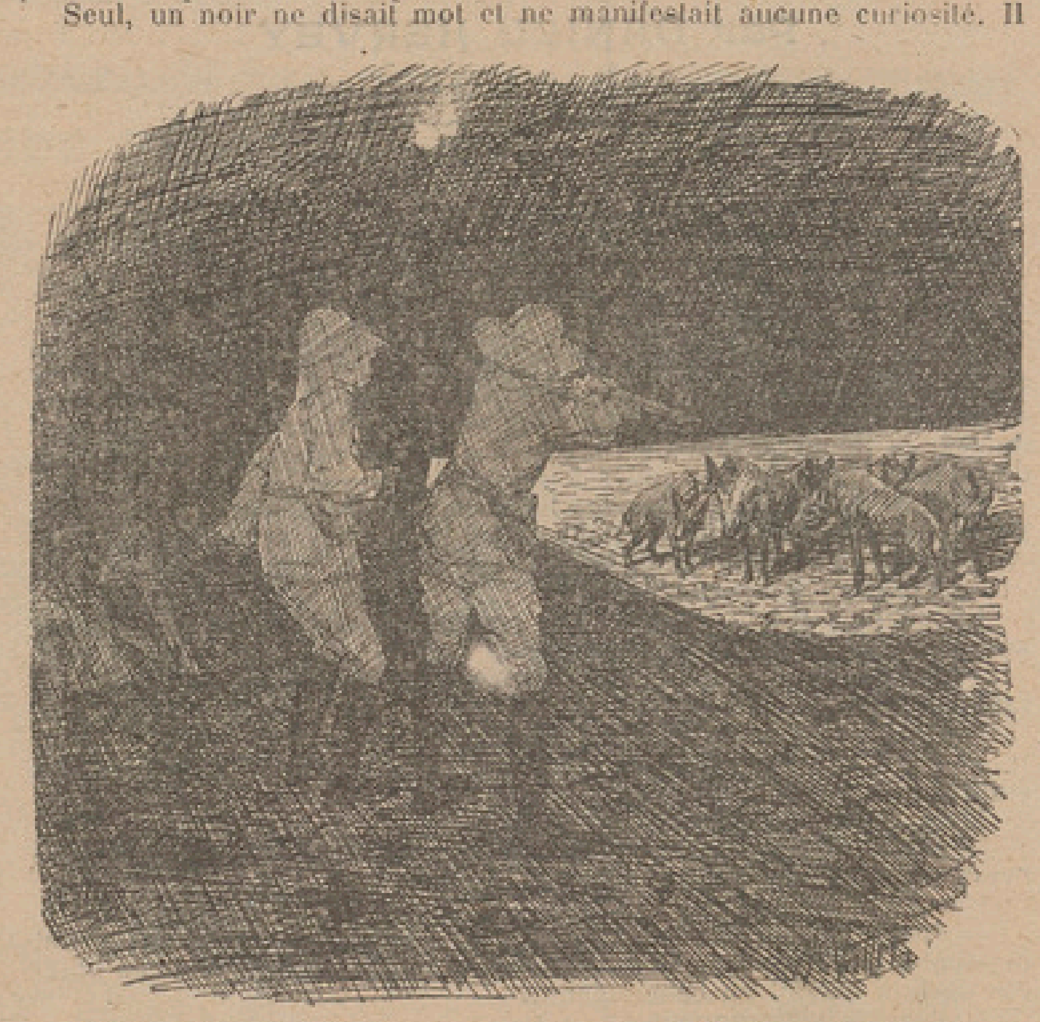
Sadou, le brûlé, miraculeusement revenu à la vie, s'était traîné à la suite des autres, encore tout emmailloté de bandes, ainsi qu'une momie.

Barao déchargea l'âne inerte et montra à la foule les restes du malheureux nègre déchiquetés par les animaux féroces.

— Voici, dit-il. Un seul de vos frères avait survécu et il est parmi vous... Le second, vous avez vu son cadavre dans la plaine, et ceci sont les ossements du troisième.

Pendant quelques minutes, l'air vibra des cris de douleur poussés par les Voua-Gouanas ; puis, leur esprit mobile se détourna vite du mort, et ils vinrent examiner, avec des exclamations joyeuses, les peaux des hyènes et des chacals que Vallençais et Barao avaient tués pendant la première nuit passée au désert.

Seul, un noir ne disait mot et ne manifestait aucune curiosité. Il



Et presque instantanément, la lueur aveuglante jaillit, éclairant de son jet éblouissant un tableau d'horreur !...

avait pris le crâne du mort, et, à l'aide de son couteau, il enlevait soigneusement — comme il eût raclé la pelure d'une pomme de terre — les restes de chair desséchée et racornie demeurant sur les os.

Soliman expliqua à Pitache, qui considérait l'homme avec un étonnement répugné :

— Celui-là, c'est frère à mort... Il conservera son crâne... pour souvenir.

Au fil de l'eau embarquée dans une vingtaine de canots achetés aux Vougombis, toute la caravane, gens, bêtes, armes et bagages, continuait son voyage, relativement sans fatigue.

Dans cette région, la rivière était large, le courant régulier, sans tourbillons dangereux et d'une force suffisante, pour entraîner les barques. Il n'était pas nécessaire de ramer, mais seulement de veiller à la direction et de maintenir les embarcations bien droites, sans quoi l'on eût pu chavirer.

Cependant, à mesure que l'on avançait, les rives se resserraient ; bientôt l'on s'engagerait dans une sorte de long couloir étroit, profond, bordé de tous côtés par la forêt épaisse, pour ainsi dire impénétrable, avec l'enchevêtrement de ses lianes, de ses broussailles, des troncs et des racines des arbres venant plonger dans l'eau.

Un coup de sifflet, parti du canot où se trouvait Vallençais, donna le signal aussitôt obéi de faire halte.

— Voici un endroit parfait pour recéler une embuscade, dit-il. Il est nécessaire d'aller faire une reconnaissance avant d'engager toute la flotille dans ce passage.

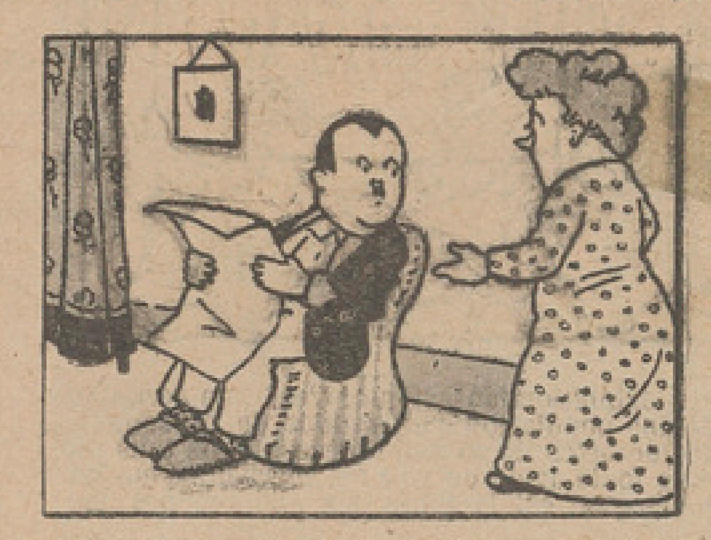
— Craignez-vous les Vougombis ? demanda Pitache.

— Eux ou d'autres, certainement !

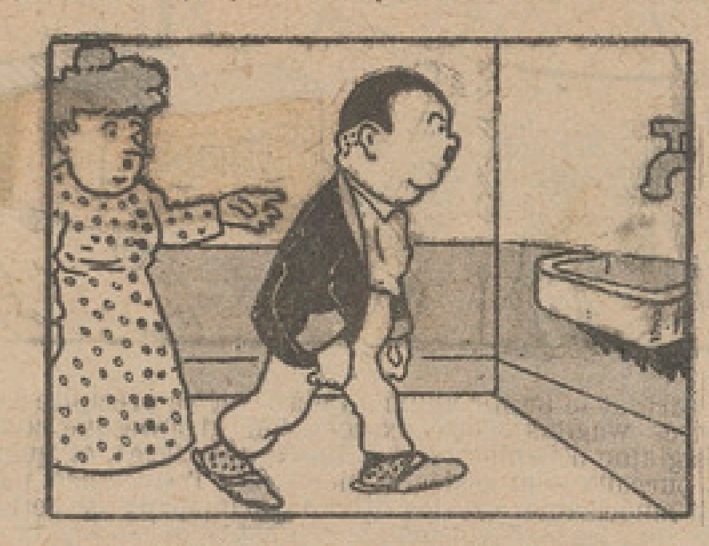
(A suivre.) DANIEL HERVEY.



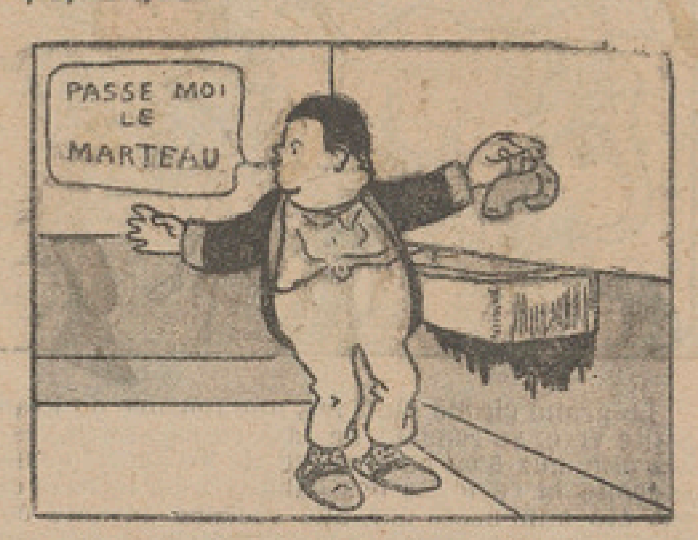
UNE INONDATION CHEZ LES BIDONNEAU



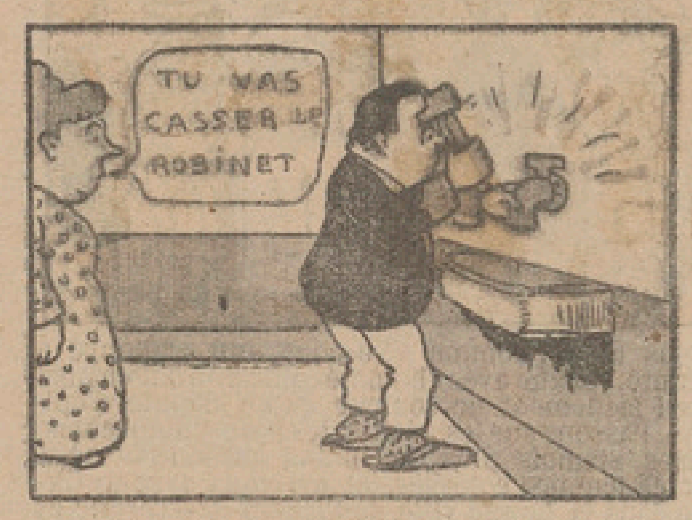
M. Bidonneau était tranquillement occupé à lire son journal lorsque son épouse vint lui dire : « Eusèbe, le robinet de la cuisine ne fonctionne pas et il n'y a pas moyen d'avoir de l'eau, tu devrais aller prévenir le plombier. »



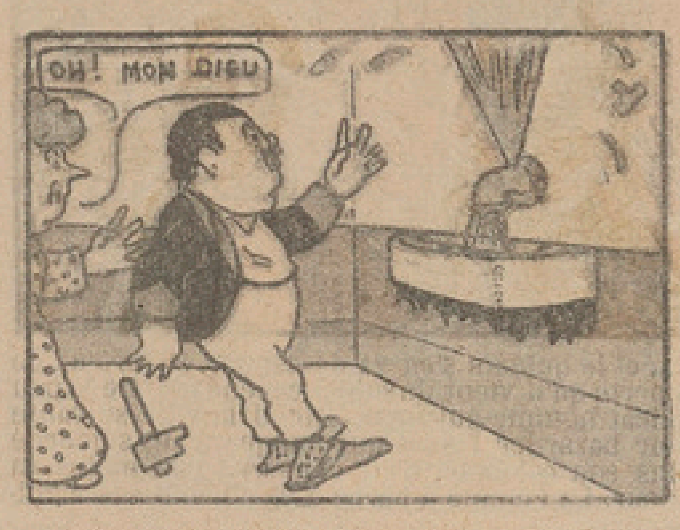
« Le plombier ! le plombier ! s'écria Bidonneau. Il n'y a pas besoin du plombier pour si peu de chose, je vais voir ce qu'il y a moi-même. En voilà une idée ! c'est bien ça, les femmes... toujours jeter l'argent par les fenêtres ! »



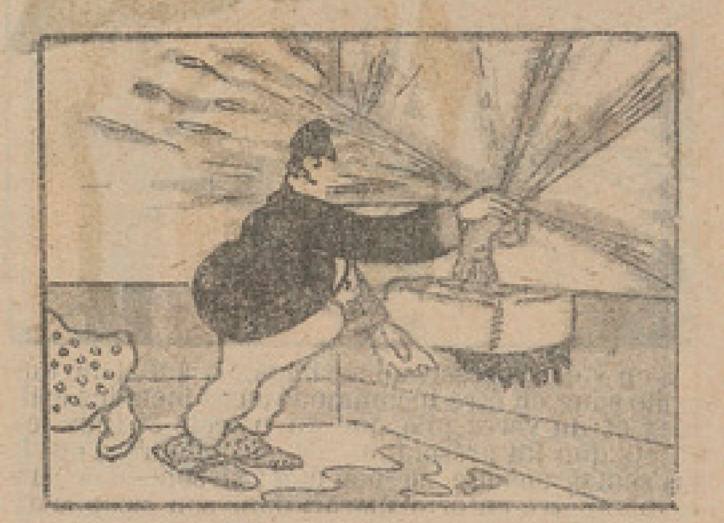
« Oui, je vois ce que c'est, passe-moi le marteau, » dit Bidonneau à sa femme, après avoir examiné le robinet.



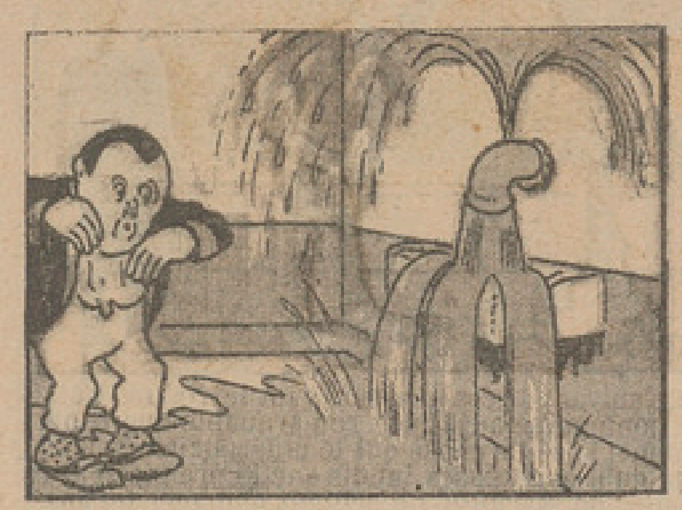
Armé du marteau, Bidonneau tape à tour de bras sur le robinet. « Tu vas voir, ce n'est rien ; ce n'est vraiment pas la peine de donner de l'argent à un plombier pour faire cela. »



A ce moment, le robinet de la fontaine, cédant sous les coups de marteau, sauta en l'air et laissa échapper l'eau.



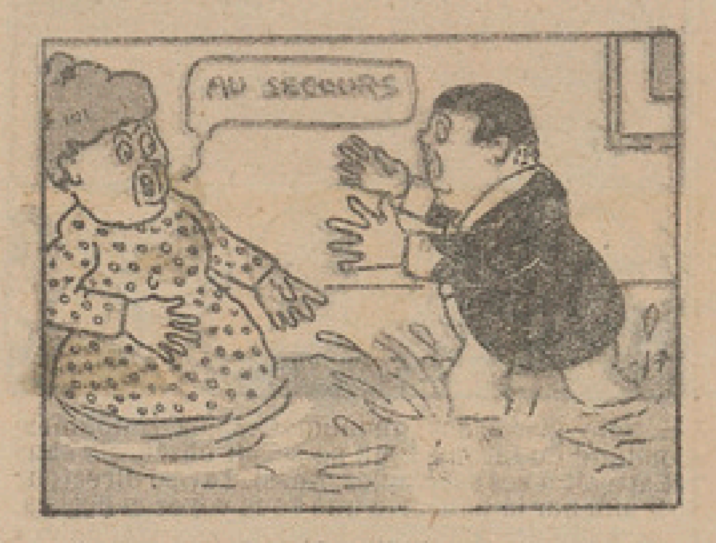
Bidonneau se précipita et posa sa main sur l'appareil pour arrêter l'écoulement, mais sous la pression de sa main l'eau jaillit violemment de tous les côtés, éclaboussant Bidonneau en pleine figure.



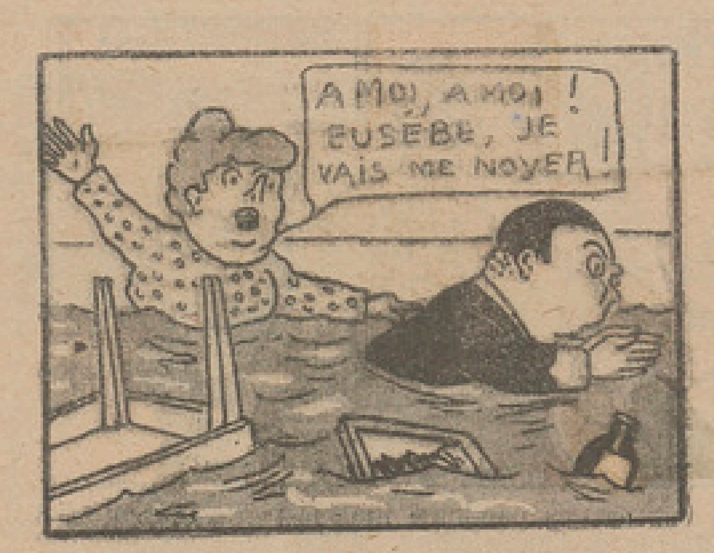
Surpris, il lâcha prise pour s'essuyer le visage. L'eau se mit à couler de plus en plus fort, et se répandit dans la cuisine.



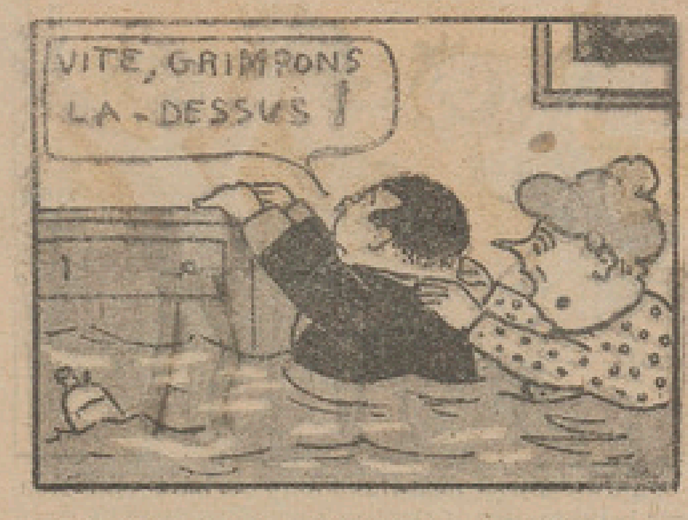
Bidonneau, impuissant à arrêter l'inondation, levait désespérément les bras au ciel. L'eau coulait toujours, et il en eut bientôt jusqu'aux genoux.



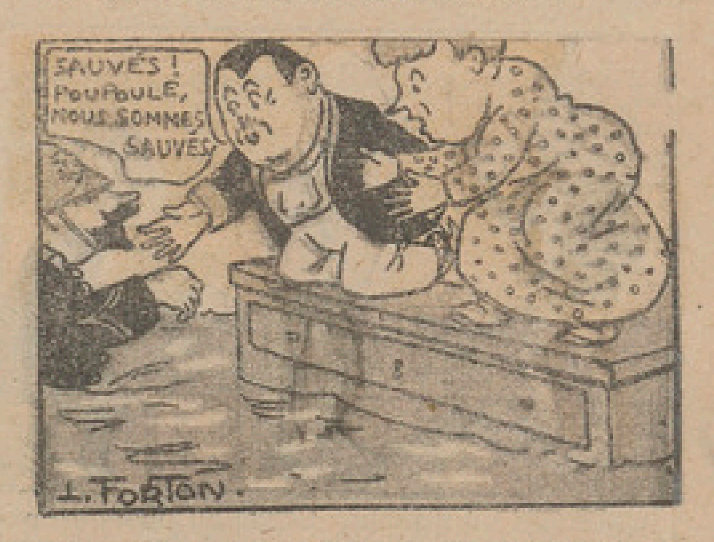
Il se sauva dans la salle à manger retrouver Mme Bidonneau qui avait cru prudent de quitter la cuisine, et qui poussait des cris de désespoir en voyant l'eau envahir tout l'appartement.



La situation s'aggravait de plus en plus ! Bidonneau et sa femme eurent bientôt de l'eau jusqu'au cou. Le mobilier commença à être ballotté par les flots, et Mme Bidonneau crut sa dernière heure venue. Apercevant une grosse commode trop lourde pour être entraînée par l'inondation, Bidonneau dit à sa femme : « Suis-moi, Poupoule, voilà notre salut. »

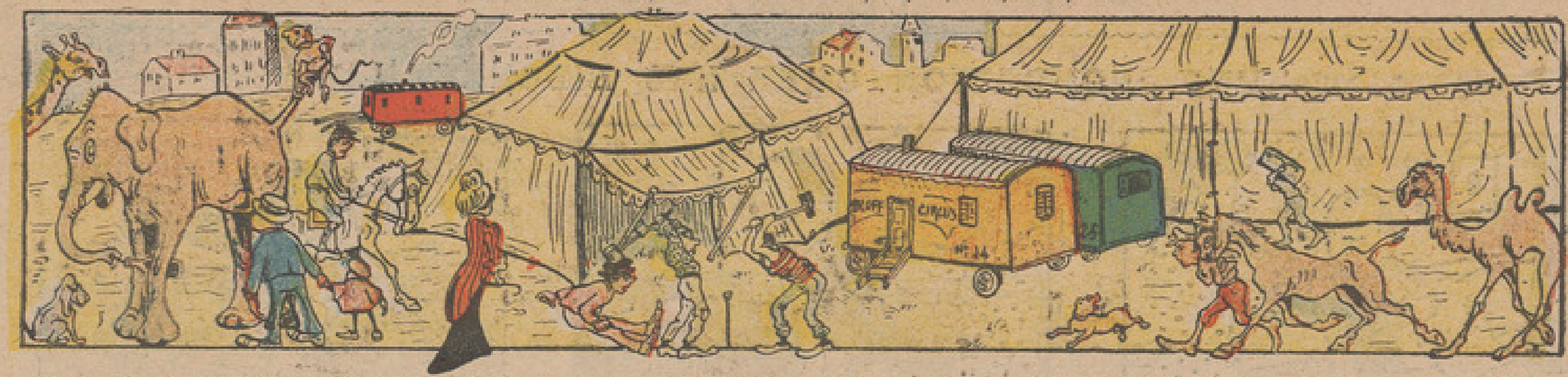


Tant bien que mal, Bidonneau et son épouse parvinrent à se réfugier sur la commode. Pendant ce temps, l'eau avait envahi l'escalier et les voisins étaient allés prévenir les pompiers qui arrivèrent sur les lieux.



« Sauvés ! Poupoule ! sauvés ! nous sommes sauvés ! » s'écria Bidonneau rassuré, en apercevant les pompiers. — Il était temps, car l'eau montait de plus en plus, et Poupoule était sur le point de s'évanouir. Lorque tout danger fut conjuré, Bidonneau s'écria : « Tu vois bien, Poupoule, qu'il n'était pas besoin d'aller chercher le plombier pour avoir de l'eau. »

ON DEMANDE DES PHÉNOMÈNES



Le grand cirque Bluff fait une tournée en France. Partout le public afflue en masse et se précipite à cette exhibition fantastique. C'est une véritable petite ville, se rendant de pays en pays avec ses propres wagons; cette exploitation gigantesque compte une population d'un millier de personnes. Les animaux sont au nombre de 300 chevaux, une vingtaine d'éléphants, des lions, des tigres, et quantité de bêtes de toutes espèces. Dans tous les endroits la curiosité des habitants est intense et les bureaux sont assiégés, bien avant l'ouverture, par une foule avide de voir les merveilles qui lui ont été annoncées par une réclame savante et bien américaine. Un des attraits principaux de cette compagnie est la tente des phénomènes que Master Bluff, en habile administrateur, a fait venir de tous les pays du monde et s'est attachés à prix d'or



L'on voit successivement l'homme autruche qui avale sans en être incommodé aussi bien des cailloux et du verre pilé, que du pétrole et tous les objets que lui présentent les spectateurs, à qui il les remet ensuite en bon état; si cependant un chronomètre en or disparait dans son œsophage, il prétend alors qu'il s'est amalgamé avec ses autres aliments



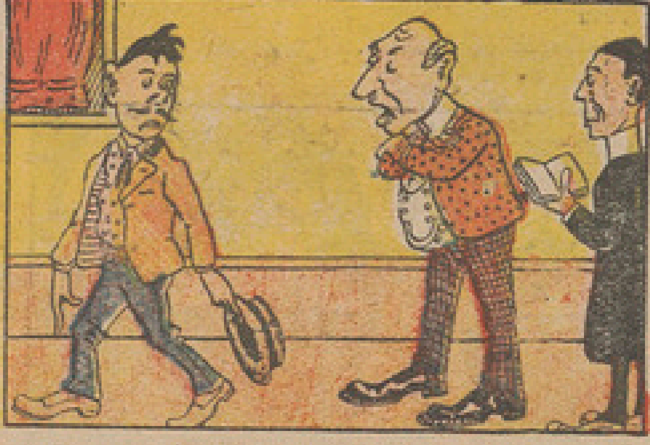
... et le quidam s'en va désespéré et furieux de la perte qu'il vient de subir, cependant que le peu délicat homme-autruche attend la ville suivante pour bazarder l'objet qui quoique ayant séjourné dans son estomac, n'en conserve pas moins sa valeur. La Femme à barbe a également ses admirateurs.



Plus loin, l'homme télescope, qui s'allonge à volonté, voisine avec l'homme caméléon qui change aussi facilement de couleur qu'un député d'opinion. Passons sur les géants, les nains minuscules, frères Siamois plus ou moins authentiques et autres femmes colosses, et arrivons avec le Cirque dans la bonne ville de Fichezy-des-Torgno'es où se passe un événement grave...



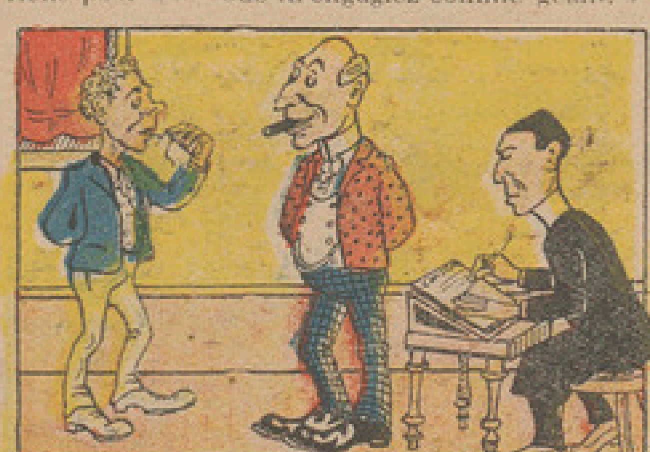
... une grève des phénomènes. La renommée mondiale du Cirque Bluff se serait obscurcie sans cet attrait à ses spectacles. Aussi, l'avisé directeur fit-il afficher la pancarte que vous voyez ci-dessus, et, le défilé des aspirants phénomènes commença au bureau directorial. Le premier qui se présenta, de taille et de corpulence ordinaires, avait aussi une physionomie ordinaire. « Monsieur, dit-il, je viens pour que vous m'engagiez comme géant. »



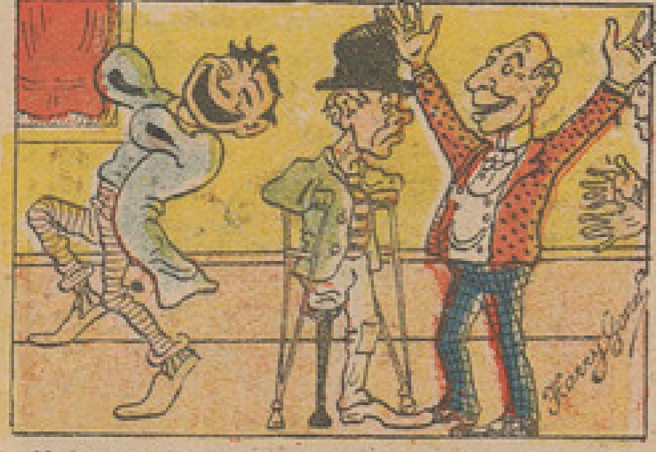
« Comme géant! s'exclama Master Bluff. — Oui, monsieur, tel que vous me voyez, je suis un type pharamineux, c'est moi le plus petit géant du monde! — Vous, un géant... eh bien, by good, mon ami le géant .. géant... vie de vous flanquer ma botte quelque part. Déguerpissez, et plus vite que ça. » Puis, s'adressant à son secrétaire : « C'est un vrai phénomène d'outrecuidance, voyons-en un autre. »



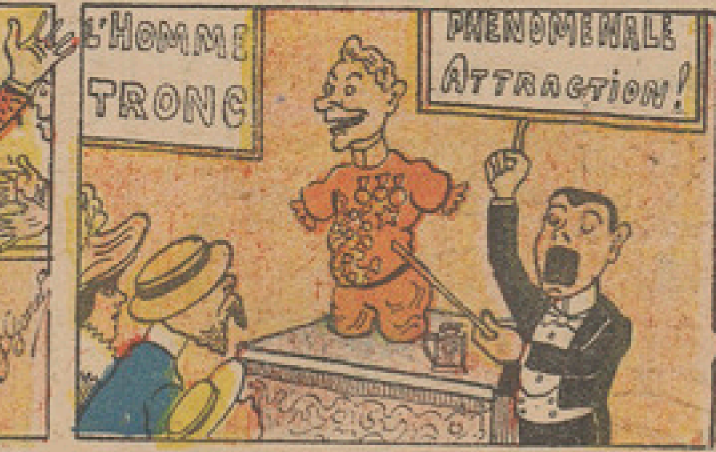
Le suivant de ces messieurs fut introduit : c'était un bonhomme aussi peu remarquable que le précédent; la seule chose qui le différenciait était son nez, qu'il avait épaté tandis que le premier l'avait en pied de marmite. Le brillant manager fut aussi épaté que le nez de l'apprenti phénomène quand celui-ci lui dit : « C'est moi que je suis le plus grand nain qui existe. — Vous êtes tout au plus un nain... pertinent de venir me déranger pour rien. »



Apres vint un manchot. Ce n'était peut-être pas bien extraordinaire, mais, comme avec son seul bras, et en se servant de la bouche au besoin, il enfilait des aiguilles, et encore mieux des apéritifs variés, jouait au billard et exécutait quantité d'autres tours, en raison de la grève des phénomènes et de la rareté des compétiteurs sérieux, il fût engagé à raison de dix francs par jour

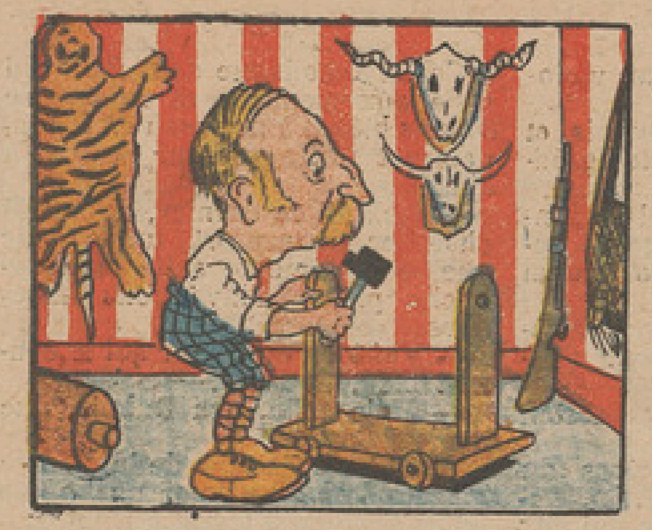


Mais un autre postulant plus curieux vint bientôt; celui-là, qui n'avait pas de bras du tout, écrivait avec ses pieds et jouait au billard avec son nez. Aussi, il obtint tous les suffrages de master Bluff qui l'engagea séance tenante à raison de vingt francs par jour. Un autre phénomène se présenta : il n'avait pas de bras du tout, et une seule jambe. « Bravo, s'exclama master Bluff, voilà au moins un sujet de valeur Je vous prends à quarante...

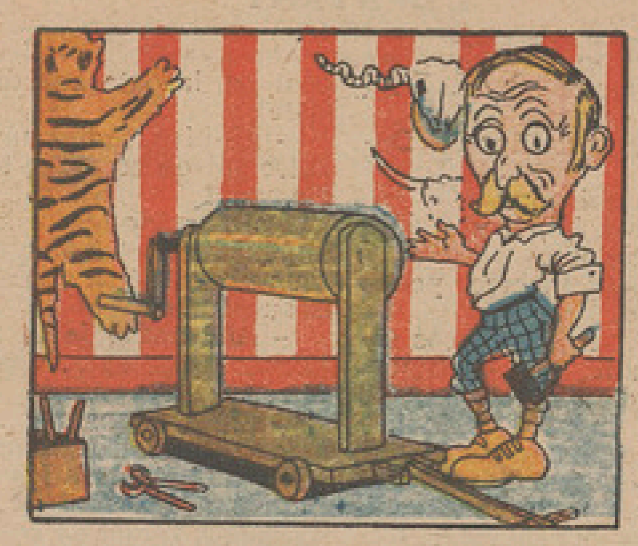


« .. francs par jour, mais je traite toujours les affaires à l'américaine, aussi je vous propose soixante francs si vous vous laissez couper l'autre jambe pour que vous soyez un phénomène complet. » Le bi-manchot unijambiste ne voulut pas paraitre moins Yankee que l'Américain, et il faut croire qu'il accéda à sa proposition, car depuis il fait le plus bel ornement du Cirque Bluff sous la rubrique de « l'Homme Tronc. »

LE PIÈGE A SERPENT



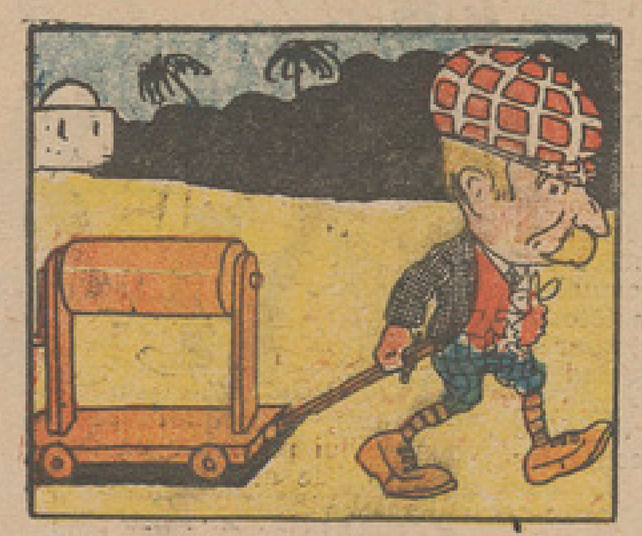
John Pudding, grand chasseur de faunes, en avait tué et capturé de toutes les espèces. Son seul regret était de n'avoir jamais pu prendre un serpent vivant. Il construisit un jour un piège de son invention.



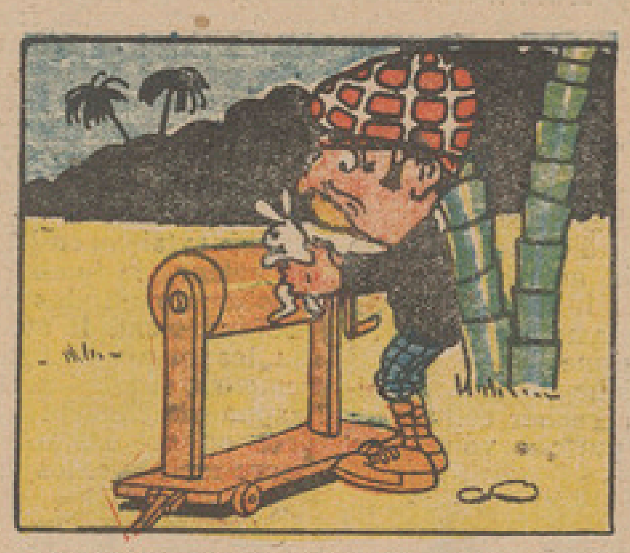
L'appareil était très simple, mais il fallait connaître la manière de s'en servir. John Pudding résolut de l'essayer dès qu'il fut terminé



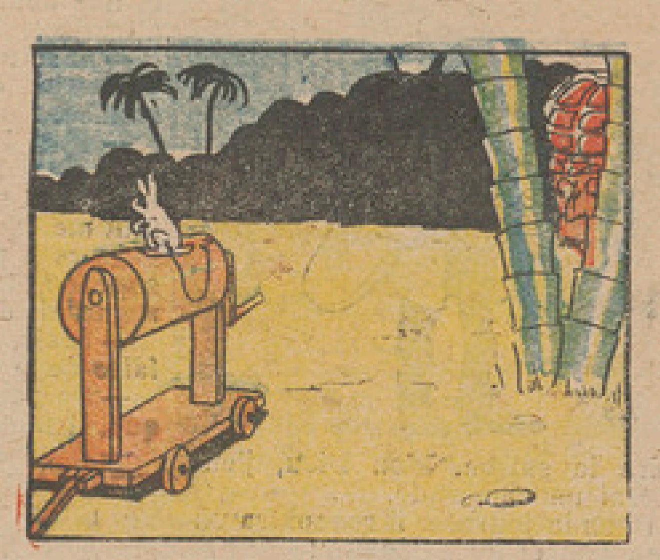
Pour appât, il lui fallait un lapin; ne voulant pas faire une innocente victime, John Pudding en acheta un mécanique à un camelot nègre qu'il rencontra



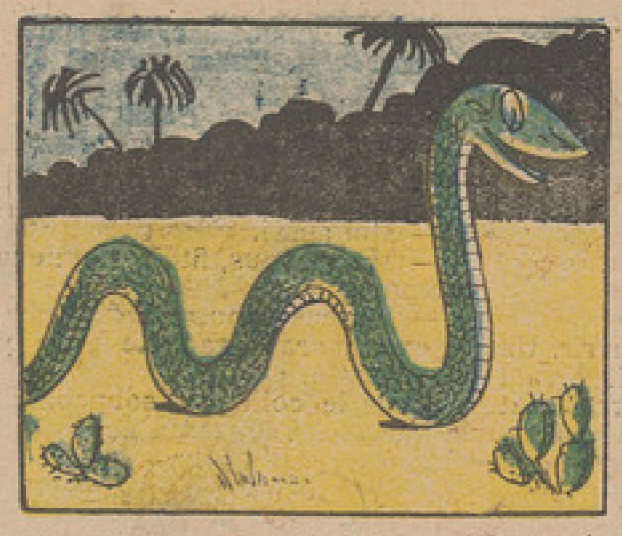
Puis il se mit en route avec son appareil.



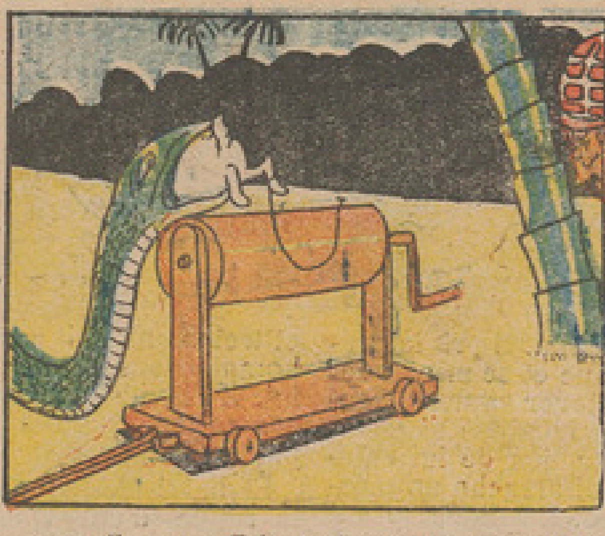
Il installa son piège et plaça dessus le petit lapin articulé qu'il attacha avec une ficelle...



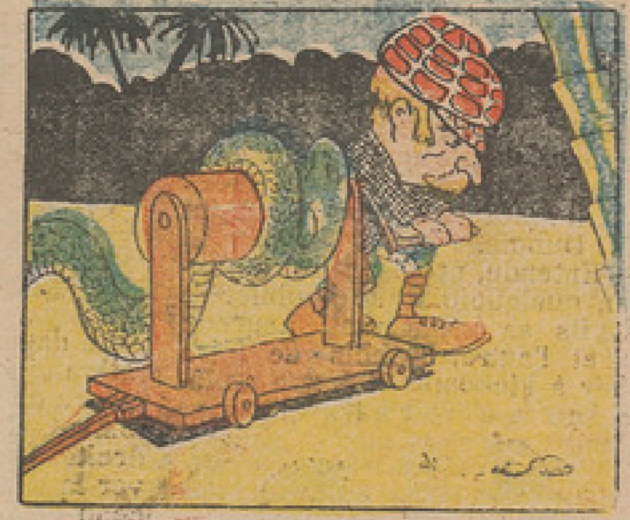
..et il alla se cacher derrière deux palmiers et attendit.



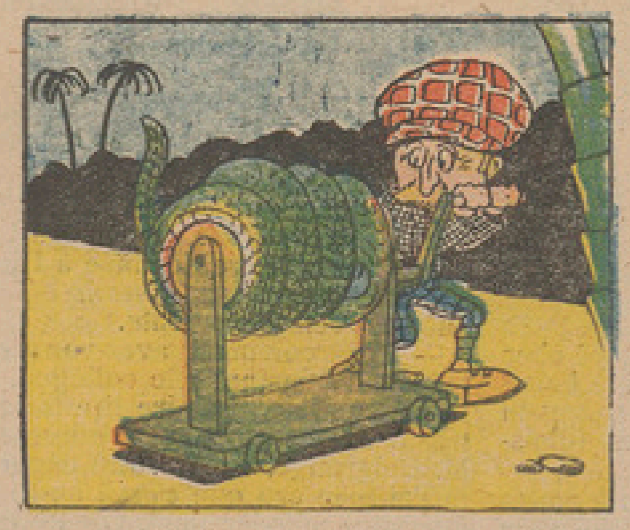
Un serpent qui se baladait aperçut le lapin sur l'appareil : « Ah! ah! se dit-il, moi qui cherchais justement à déjeuner... »



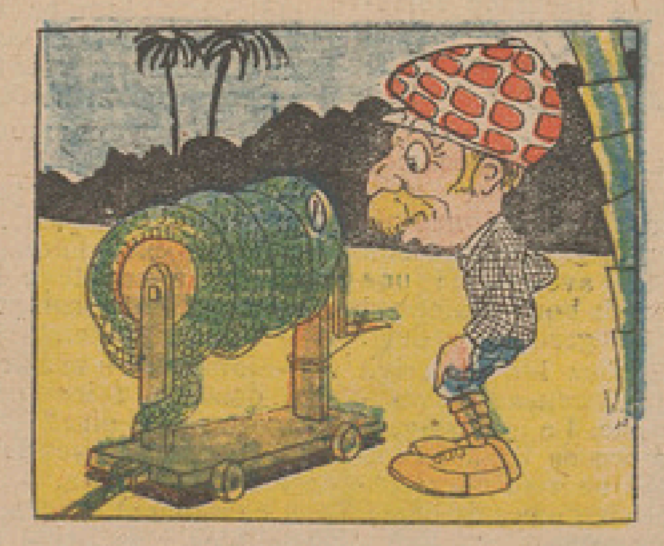
«...voilà mon affaire! » Et gloutonnement le boa avala d'un seul coup le petit lapin



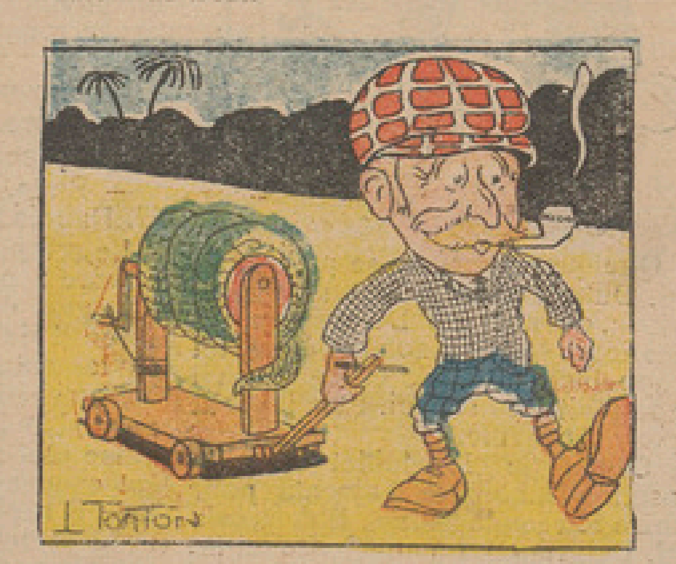
Sortant aussitôt de sa cachette, John Pudding se mit à tourner la manivelle, et le serpent, maintenu par la ficelle attachée à la patte du lapin qu'il avait avalé, s'enroula malgré lui autour du treuil.



En un clin d'œil le malheureux reptile fut fait prisonnier..

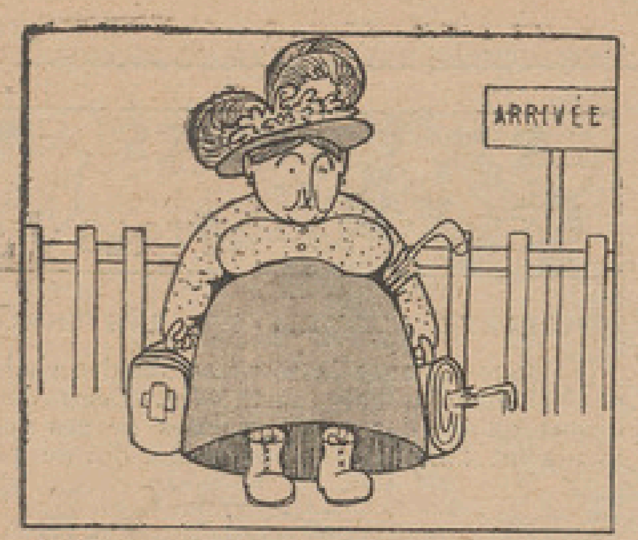


. à la grande joie de John Pudding, qui contempla sa prise d'un œil narquois Le boa, vexé de s'être laissé attraper, faisait une sale binette.

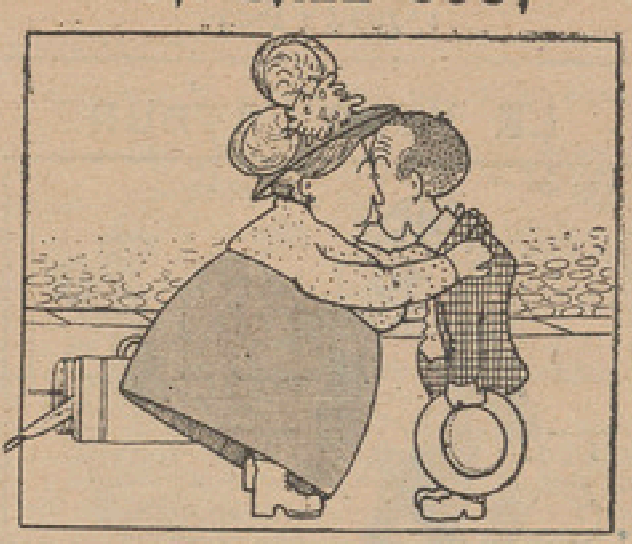


Fier de son succès, John Pudding rentra chez lui, traînant le malheureux serpent pri au piège, et s'empressa de faire breveter s ingénieuse invention.

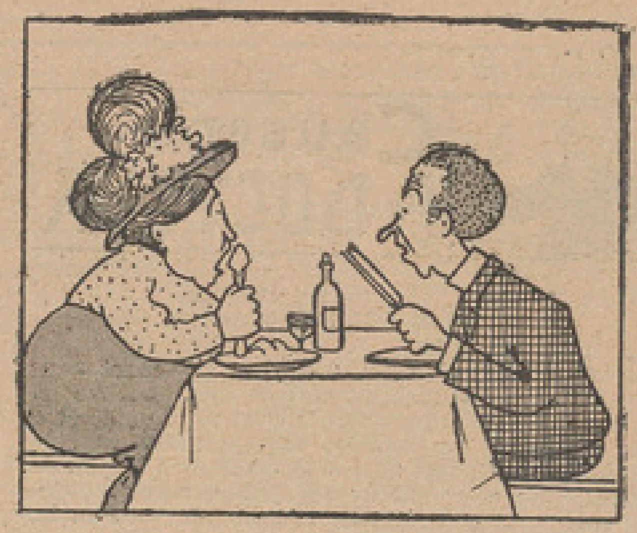
UN SALE COUP



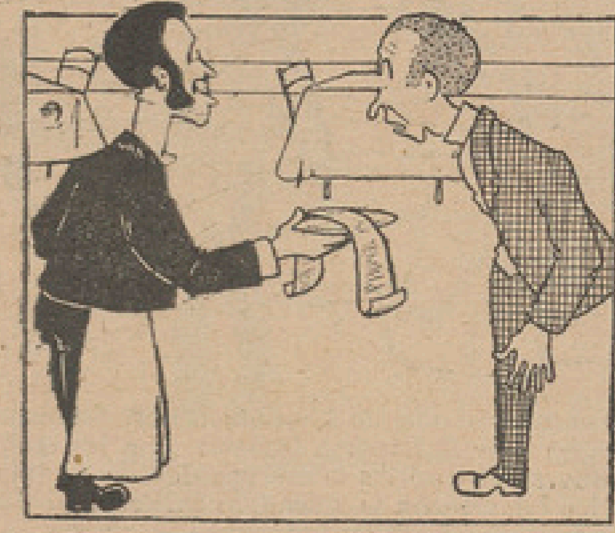
Mme Pétronille Mironton, tante du jeune Mélécas, ayant été invitée par celui-ci à venir passer quelques jours chez lui, débarque l'autre matin dans la capitale



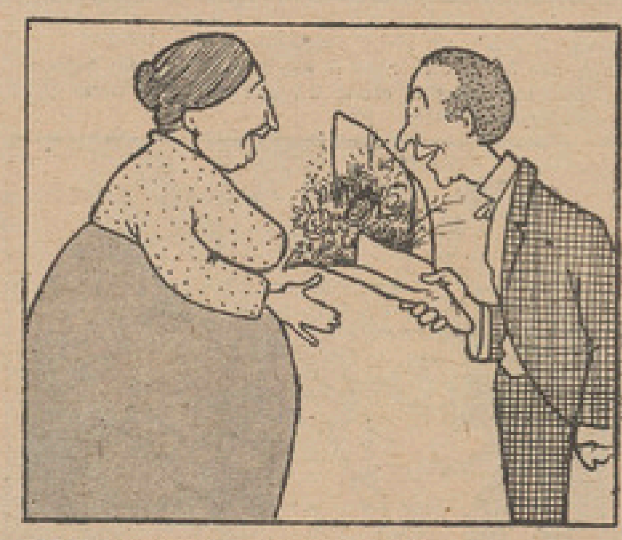
Mélécas est sur le trottoir de la gare et il reçoit sa tante Pétronille avec force effusions de tendresse... Il faut vous dire que Mme Mironton a le sac et que Mélécas cherche à être son héritier



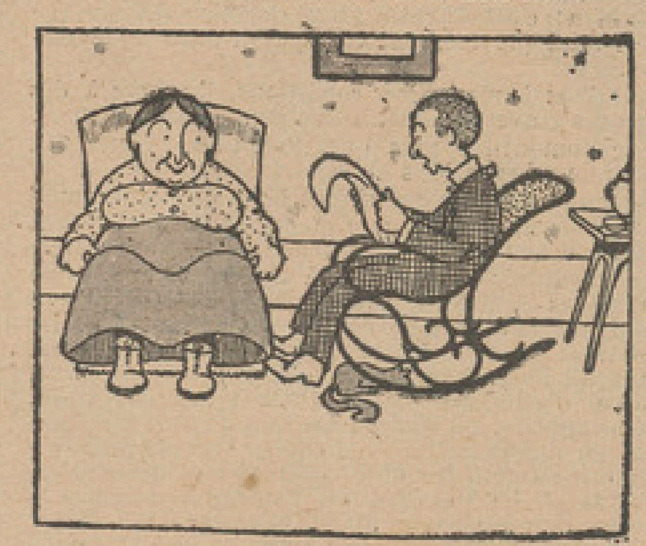
Mais le voyage a creusé Pétronille qui est aussitôt conduite dans un restaurant où pendant deux heures elle ingurgite des aliments. Mélécas, anxieux, craint que le contenu de son porte-monnaie ne passe dans l'abdomen de Pétronille sous forme de mets divers.



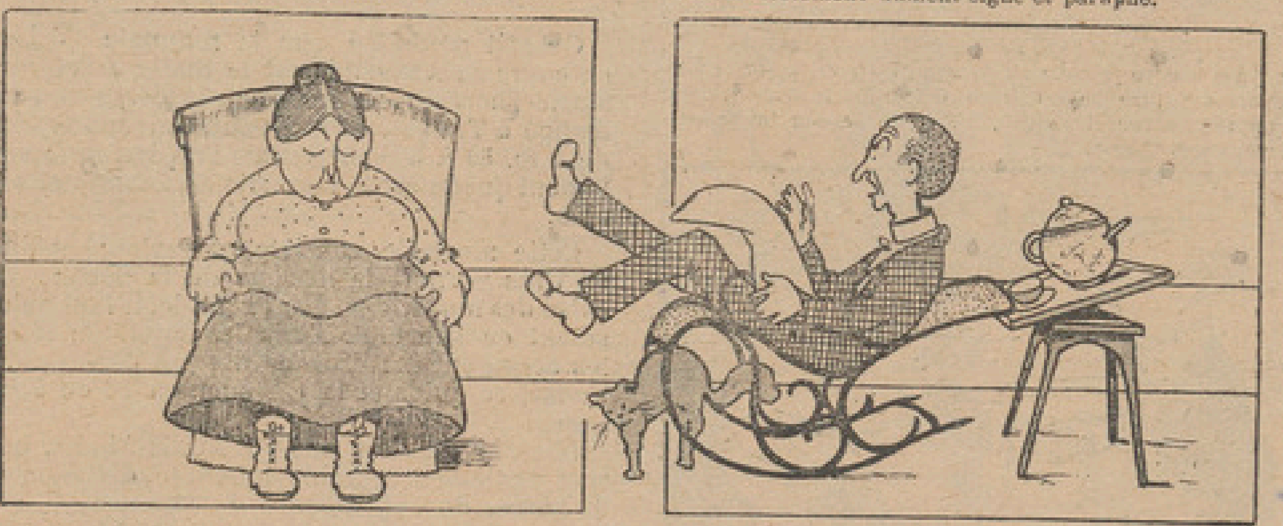
Enfin! Le repas est terminé et Mélécas, ayant appelé le garçon, constate avec effroi que l'appétit charmant de sa tante ne lui coûte que quarante francs trente-cinq centimes, sans compter le pourboire! ..



Mélécas a installé chez lui Mme Mironton et envers elle il affecte une galanterie particulière en attendant l'heure opportune où il lui demanderait de le coucher sur un testament dûment signé et paraphé.

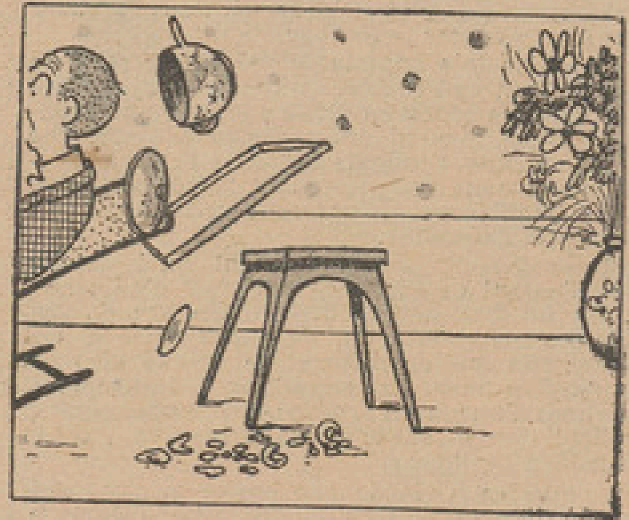


L'autre jour, Mélécas lisait le journal à sa tante Tous les deux installés dans des fauteuils, ils attendent que le thé soit infusé pour le boire ..

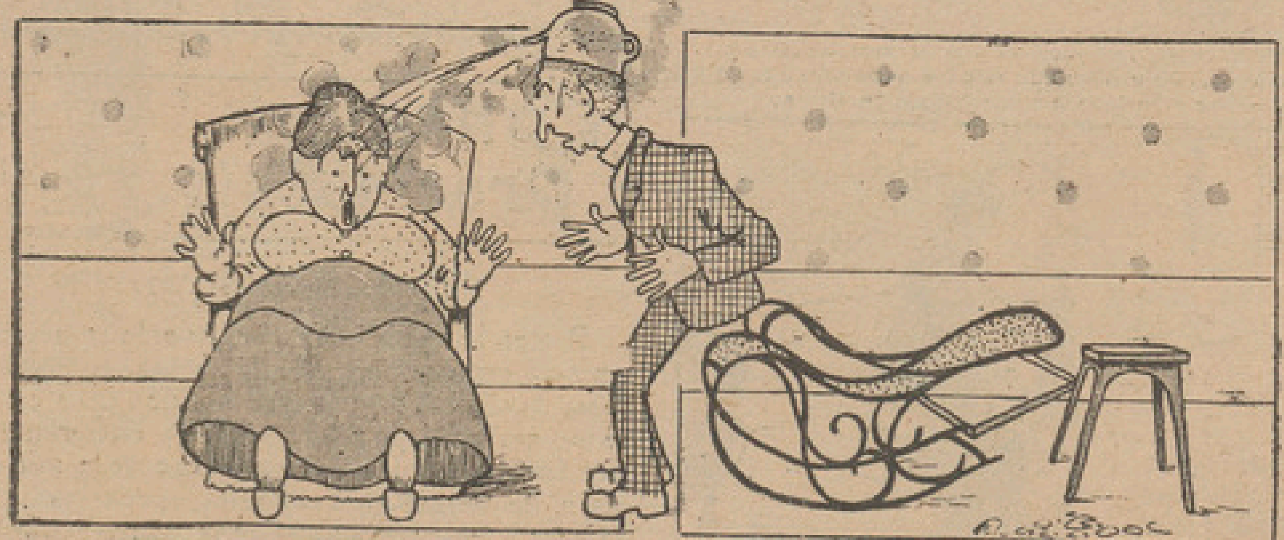


Mélécas doit lire d'une voix monotone, sans doute, car voilà Pétronille qui s'endort consciencieusement. Le bon neveu, qui ne s'est point aperçu de cela, continue la lecture

Minet, qui dort sous le rocking-chair de Mélécas, se réveille soudain, ouvre un œil, puis deux et se dresse en faisant le gros dos... mais il touche le fauteuil qui bascule...



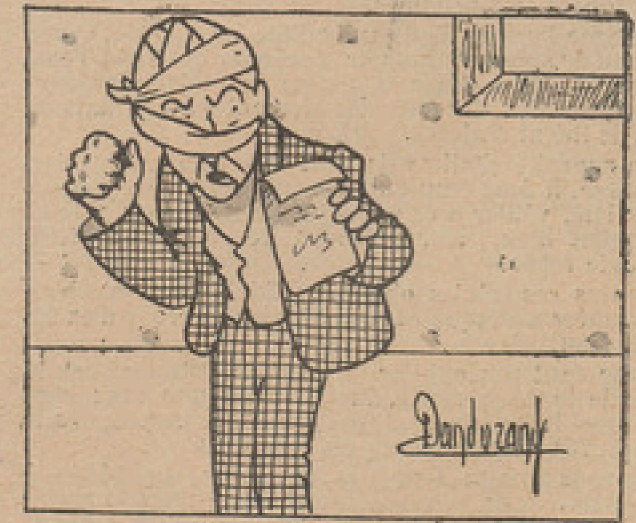
. . et du dossier vient heurter le plateau où se trouvent la théière et les tasses... Le heurt a été un peu violent et la théière est projetée en l'air.





Elle vient juste coiffer Mélécas qui, brûlé par le liquide bouillant, se dresse ahuri, cependant que tasses et soucoupes se brisent en miettes sur le parquet. .

Mais par le goulot de la théière, le liquide se déverse sur le crâne de Mme Mirenton qui, réveillée par la douleur, pousse des cris de paon auquel on a pris ses bretelles!



Pétronille, croyant à une mauvaise farce de son neveu, a filé par le premier train. Et Mélécas reçoit deux jours après une lettre dans laquelle il apprend qu'il est desherité... Dans l'aventure, il a perdu à la fois cheveux et illusions !

ANECDOTES

Une singulière réclame.

Un certain docteur avait la coutume, lorsqu'il arrivait dans une ville où il n'était pas connu, de se plaindre amèrement d'avoir perdu son chien en se rendant à l'hôtel. Il faisait annoncer à tous les coins de rue, au roulement du tambour, que



le docteur X promettait une récompense de 25 louis à la personne qui lui ramènerait son chien.

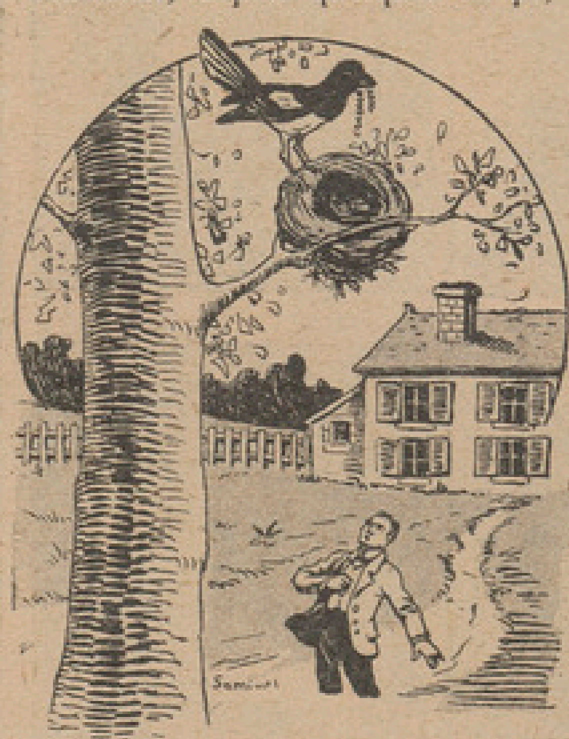
Le crieur avait bien soin de faire connaître tous les titres du docteur et indiquait l'hôtel où il était descendu.

Bientôt il n'était question dans la ville que du docteur X... « Savez-vous, disait-on, qu'il vient d'arriver un célèbre médecin à l'hôtel de... Il faut que cet homme soit fameusement riche pour offrir 25 louis à celui qui trouvera son chien. »

Tandis que ces propos se propageaient de maison en maison, le docteur ne voyait assurément pas revenir le chien qu'il n'avait jamais eu, mais par contre les malades affluaient.

Un nid de 12.000 francs.

Un grand bijoutier de New-York constatait, depuis quelques temps,

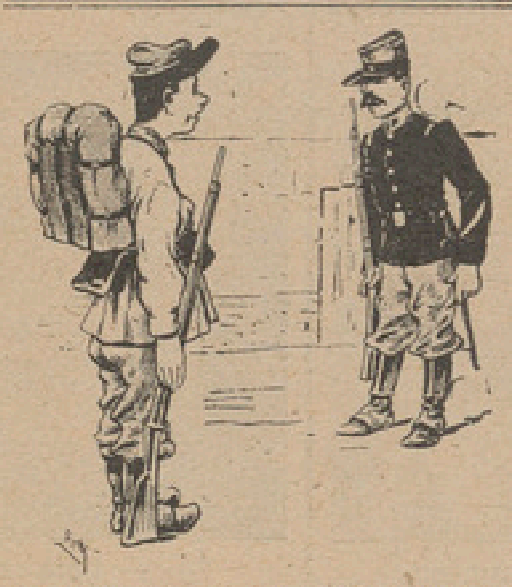


la disparition de nombreux objets d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Il fit enclore ses ateliers situés en pleine campagne d'une palissade aux portes solides, et soumit ses ou-



— Voyons, mon cher il faut vous débarrasser de vos créanciers.
— Jamais de la vie.
— Mais pourtant le proverbe dit « qui paie ses dettes s'enrichit. »
— Oh ! moi j'ai des goûts simples !



— Non mais des fois c'est-y parce que vous êtes tout seul que vous vous dispensez d'manœuvrer avec ensemble ?



— Connais-tu un animal qui marche sur la tête ?
— Sur la tête ?... il n'y en a pas ? .
— T'es bête... et le pou alors ?...



— Mon ami, je suis très particulière pour le service : Avez-vous déjà été placé dans de grandes maisons ?
— J'crois bien madame, la dernière où j'étais avait huit étages.

ANECDOTES

vriers à une surveillance minutieuse.

Vaine précaution qui n'empêcha point les vols de continuer. Le larron, en effet, entrait par une lucarne pratiquée sur le toit, et n'était qu'une pie ayant son nid dans le voisinage. Certain matin, on vit l'oiseau sortir de la lucarne, emportant dans son bec un objet brillant, et aller se réfugier sur un peuplier à quelques mètres de là.

On s'empressa de grimper à l'arbre, et dans le nid de la pie, on retrouva tous les bijoux disparus : bagues, bracelets, boucles d'oreilles. Le tout représentait une valeur de 12,000 francs.

A farceur farceur et demi.

Un jour, M. Gervais, très incrédule au sujet de spiritisme, s'était laissé entraîner par un de ses amis à l'une de ces séances. Dumolard, le fameux médium, était, assurait-il, en excellentes dispositions. Gervais s'assit à côté de lui, impassible, et attendit.



Mais le médium s'énerve de voir celui qui doit le questionner rester muet, et s'adressant à Gervais lui dit :

— Je vois une forme féminine se pencher sur vous ; oh ! quelle étonnante ressemblance...

Gervais soupire...

L'autre continue :

— Elle lève les mains et vous bénit.

Nouveaux soupirs, mais plus bruyants.

— C'est votre mère...

— Pauvre femme ! répond évasivement Gervais, j'en suis bien aise.

— Elle sourit, elle dit que tout va bien pour elle...

Gervais soupire encore, et murmure :

— J'en suis ravi.

— Elle dit aussi qu'elle vous verra bientôt. Vous n'êtes plus jeune, vous ne tarderez pas à la rejoindre.

Gervais alors se lève et, très calme :

— C'est parfaitement exact. Je dois aller prendre le thé chez elle !

Tableau !



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 12

ENIGME. — Cousin.
CHARADE. — Sésame.
CASSE-TÊTE. — Adolphine, Yvette.
LOGOGRIPHE. — Gaze, gaze, gazon.
MOTS CARRÉS.

L A M A
A M A S
M A K I
A S I E

1er CALEMBOUR. — Parce qu'ils ont perdu la laine (l'haleine)

2e CALEMBOUR. — Le vin de Champagne, parce que c'est celui qui fournit le plus de mousse.

RÉBUS : Antoine, Ferdinand, Cyprien

Enigme.

Je fais peur au poulet
Pour un' raison majeure.
En temps d'guerre, une épée
Me remplace sur l'heure.
Je sers à faire des bas.
Et, ma foi ! sur les dames,
En très grand apparat,
Je projette des flammes.

Charade.

Mon premier est un cri de joie.
Mon second est un fleuve d'Italie
Mon troisième est un récipient.
Mon quatrième on ne tient pas à le rendre.
Mon tout une grosse bête.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms)

a a a d e g i i l m r t w

Logogriphe.

Mon premier pied ne change pas.
Ajoutez m'en un, je sers à la couturière.
Ajoutez m'en deux : je fais plaisir.
Ajoutez-m'en trois : je mords.
Ajoutez-m'en quatre : j'inspire la terreur.

Mots carrés.

1 Mammifère quadrumane.
2 N'est pas fin.
3 Est adoré des jeunes filles.
4 Précaution en cas de tempête.
5 Département français.

Un peu d'histoire.

Chez quel peuple (ancien) les grands se saluaient en s'arrachant un cheveu ?

Calembours.

Quand est-ce que les chiens entrent dans l'église ?

D'où vient le son de la trompette ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS.



(Solution dans le prochain numéro)

RÉSULTATS DU PREMIER GRAND CONCOURS

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...



11. — Félix Faure. 12. — Lépine. 13. — Drumont. 14. — Combes. 15. — Dujardin-Baumetz.

LISTE DES DIX PREMIERS LAURÉATS DU CONCOURS " LES RECONNAISSEZ-VOUS ?

1er Prix. — Marie Lelon, 23, rue Saint-Vincent-de-Paul, Paris.
2e — Louise Chapays, au Perreux (Seine).
3e — Paul Autissier à Chambon (Creuse).
4e — R. Ruelle, 5, Place du Calvaire, Paris.
5e — Eugénie Charlot, 11, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris.
6e Prix. — Bellot Nicolas, Saint-Saturnin (Aveyron).
7e — Jean Fodé, à Waldiveisdorf (Lorraine).
8e — Jacques Davicand à Saint-Sarissier (Charente-Inférieure).
9e — François Cherhal, 47, rue de Paris, à Saint-Germain-en-Laye
10e — Louis Pajon, à Courcelles, (Loiret).

LISTE DES CINQ PREMIERS LAURÉATS DU CONCOURS : " TEXTE EN MONOGRAMMES "

1er Prix. — Eugène Vivien, à Mers.
2e — Marie Rossi, 9, rue Berge, Paris.
3e Prix. — Louis Poufbec, 263, rue des Pyrénées.
4e — Jeanne Lepannetier à Chatou.
5e Prix. — Émile Byloos, 5, rue du Presbytère, Asnières.

N. B. *Tous les concurrents **SANS EXCEPTION** qui ont envoyé une solution juste ont reçu ou recevront dans la quinzaine la jolie récompense que nous leur avons promise.*



16. — Général Picquart. 17. — Général André. 18. — Sarah Bernhardt. 19. — Rosewèlt. 20. — Deschanel.

(La fin sera publiée dans le numéro 15).



A CRÉDIT

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des **conditions exceptionnellement avantageuses.**

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1° **UNE CARABINE à air comprimé**, de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue ; elle se charge à volonté à balle ou à flèche ; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut ;

2° **UNE BOITE contenant 1,000 balles ;**

3° **UNE POCHETTE contenant 12 flèches ;**

4° **100 CARTONS-CIBLES ;**

5° **UN MODE D'EMPLOI ;**

6° **UNE CAISSE bois pour l'emballage du tout.**

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de **7 fr. 50** en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de **1 franc.**

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départ[t].

A CRÉDIT
Une carabine
1,000 balles
12 flèches
100 cartons-cibles
Pour 17 fr. 50

Adresser les Commandes à
M. OFFENSTADT
Directeur,
3, rue de Rocroy
PARIS (X[e])

UN SOU PAR JOUR — 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fon lant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Écrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

Montre dame, 10 rubis.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3, Rue de Rocroy, PARIS (X[e]).

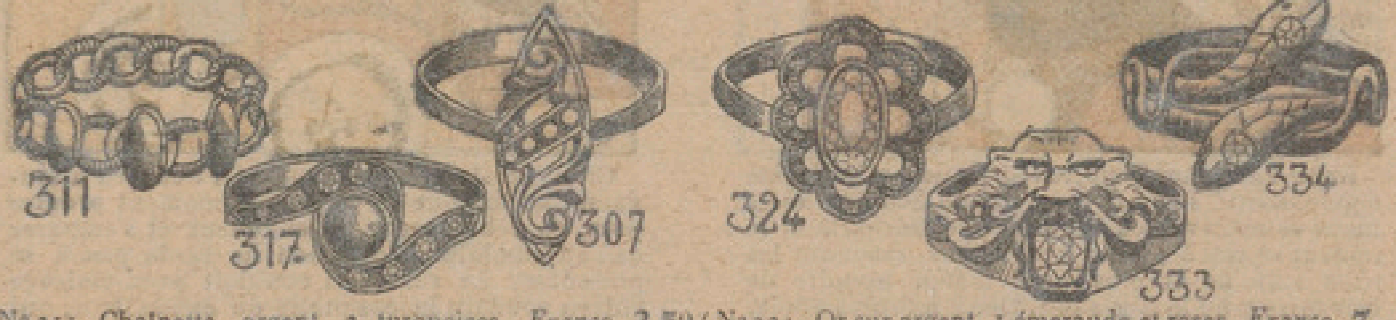
POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO

UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à
M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X[e])

SUPERBES BAGUES GARANTIES INALTÉRABLES



N° 311. Chaînette, argent, 3 turquoises.	*Franco.* 2.50	N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses.	*Franco.* 7. »
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses...	— 3.25	N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat.	— 9.50
N° 307. Marquise, titre supér., 4 pierres.	— 5.25	N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis.	— 10. »

AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant 1 franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X[e]).

0 fr. 95 — *En vente partout* — 0 fr. 95

QUO VADIS

Le célèbre ouvrage d'Henri SIENKIÉWICZ, traduit par P. PICARD

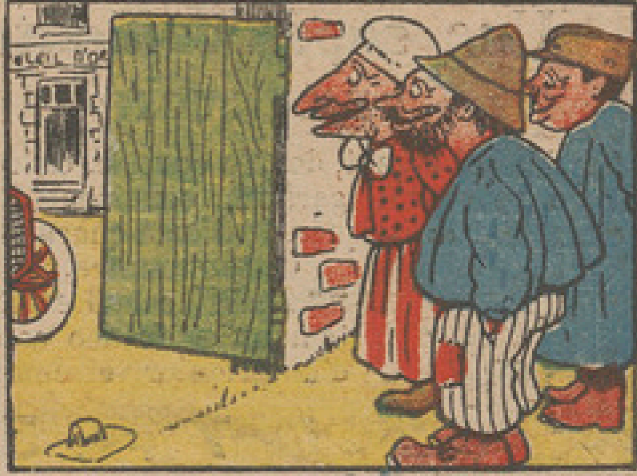
OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 GRAVURES

Envoi franco contre la somme de 1 fr. 25 en timbres, bon ou mandat-poste à la librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*



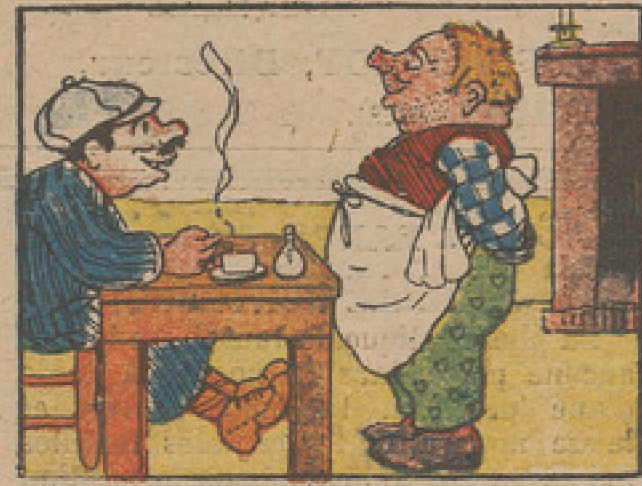
Croquignol, Ribouldingue et Filochard, qui s'étaient introduits dans la maison d'un brave paysan au détriment duquel ils auraient remonté leur garde-robe, arrivèrent dans un village. Leur premier soin fut de chercher un endroit où ils pourraient s'offrir à manger et à boire, car les trois amis avaient fait du chemin et avaient l'estomac dans les talons. « C'est bien l'diable si on ne trouve pas un *Duval* dans c'patelin-là, » dit Ribouldingue qui avait toujours un boyau de vide



En passant devant l'auberge du *Soleil d'or* ils aperçurent une automobile qui stationnait dans la cour. « Tiens, tiens, dit Filochard, ça f'rait bien notre affaire. Seulement voilà : si on l'*achète* on sera peut-être embarrassé pour sortir sans bruit de la cour, ça fait un pétard épouvantable, ces machines-là, et ça donnerait l'éveil, et puis j'aime pas faire de l'auto avant mes repas. Entrons donc toujours déjeuner, on verra après. »



Croquignol et ses dignes compagnons entrèrent donc au *Soleil d'or*, ils se firent servir à boire tandis qu'on leur préparait à manger, et discutèrent sur le meilleur moyen de s'emparer de l'automobile qu'ils avaient vu dans la cour de l'auberge. Dans la pièce voisine le chauffeur de l'auto en question déjeunait tranquillement.



Les trois gredins l'entendirent qui causait avec l'aubergiste. Le chauffeur avait fini de manger et prenait tranquillement son café, tout en fumant sa cigarette, puis, s'étant enfilé trois ou quatre petits verres d'*alcool* dans le *moteur*, il demanda l'addition au patron.



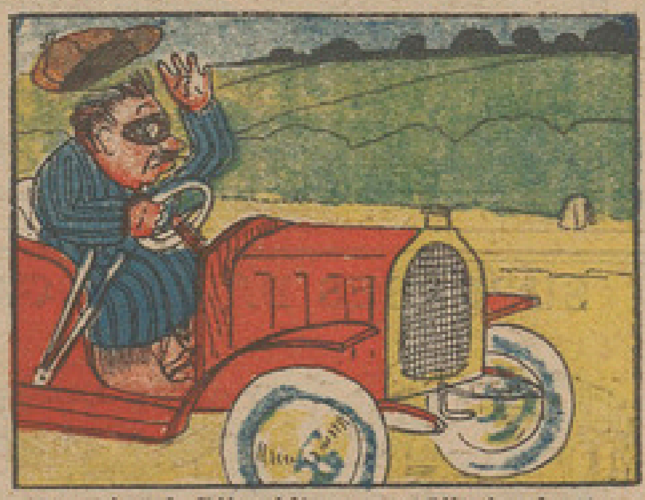
Pendant ce temps-là, Croquignol, Ribouldingue et Filochard, sachant que le chauffeur n'allait pas tarder à s'en aller, engloutirent avec précipitation le succulent repas gratuit qu'ils avaient commandé. Puis, profitant de ce que l'aubergiste était dans la pièce voisine, ils sortirent dans la cour sans être vus.



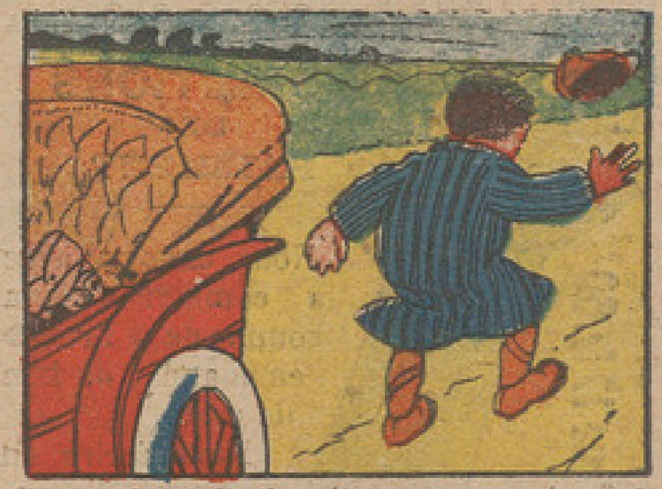
Avisant l'automobile, ils grimpèrent dedans et se cachèrent sous les banquettes, puis attendirent patiemment le départ du véhicule. « Est-ce qu'il va nous faire poiroter longtemps, c'dégoûtant-là! » dit tout bas Ribouldingue qui avait hâte de quitter l'auberge, car le patron s'était aperçu de leur disparition et jetait les hauts cris.



Enfin, l'automobiliste, le ventre plein et la bourse légère, sortit dans la cour, donna deux ou trois tours de manivelle à son orgue de Barbarie et le moteur se mit à ronfler avec fracas, secouant les trois amis de la plus belle façon, histoire de leur faire faire la digestion. Deux minutes après, l'automobile quittait la cour du *Soleil d'or* et filait à toute vitesse sur la grand'route.



Croquignol, Ribouldingue et Filochard attendaient au fond de la voiture le moment propice pour se débarrasser du chauffeur et s'emparer de l'automobile. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le vent qui soufflait avec violence enleva soudain la casquette du conducteur, qui arrêta aussitôt...



... et descendit de voiture pour courir après son couvre-chef. Filochard sortit à ce moment la tête de dessous la banquette pour voir quel était le motif de ce brusque arrêt, et s'apercevant de la disparition du chauffeur, il prévint ses acolytes.



En un clin d'œil les trois compagnons sortirent de leur cachette, Ribouldingue qui *s'y connaissait*, se mit au volant, tandis que Croquignol et Filochard..



... s'installèrent confortablement sur les coussins. Et sous le nez du malheureux chauffeur, l'automobile fila, laissant au milieu de la route l'infortuné qui n'en revenait pas, puis disparut bientôt dans un nuage de poussière, emportant à plus de 80 à l'heure les trois membres de la bande des Pieds-Nickelés.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : Constant Leblanc